LE

DOCTEUR ROUGE.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.

LE

DOCTEUR ROUGE

PAR

JEAN LAFITTE,

Auteur des Mémoires de Fleury.

L'incompréhensible n'est pas l'absurde.
FRÉDÉRIC II.
OEuvres complètes.

I

PARIS,

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,
QUAI MALAQUAIS, 15.

—

1844

A MARIE,

MAINTENANT COMTESSE D'ARR...

Cette lettre vous arrivera de bien loin, madame la comtesse, et traversera notre France pour vous porter jusqu'en Suède le salut d'un voisin que vous n'avez peut-être pas oublié.

Qui me l'eût dit, Marie, que je vous dédierais un

jour ce que nos éditeurs peu façonniers appellent si cavalièrement un livre? Qui m'eût dit que j'aurais un jour quelque chose à démêler avec une si grande dame que vous l'êtes devenue? Mais ces pages qui vont suivre, si vous ne me les avez données, vous me les avez fait rêver.

Elles viennent de vous comme la pensée heureuse que fait naître en nous la contemplation d'une nature riante ; et, toutefois, le cas est grave, puisqu'il s'agit de quelques unes des révélations qui appartiennent à cette vie inédite dont l'inconnu effraie, dont le mystère attire, que la science s'occupe à sonder, que la mode et la fantaisie s'essaient à prendre sous leur capricieux patronage ; car, d'abord examiné par les savans, le magnétisme court déjà nos salons, disputant la vogue à Rachel et à Grisi ; que dis-je ? et que Dieu pardonne au zèle mal entendu! en prenant leurs billets au bureau, les curieux peuvent

contempler ses merveilles à heure fixe ; mais vous, pudique enfant! qui vous êtes voilée devant la foule et sur le front de laquelle ont si souvent brillé la science et l'amour, vous si chastement entrée dans la vie de clairvoyance nouvelle, que ne puis-je conter un peu de votre histoire si simple et pourtant si pleine d'intérêt?... Eh ! pourquoi n'en dirais-je pas quelque chose à vous-même ? N'êtes-vous pas de ces âmes modestes qui s'ignorent ? de ces beautés ingénues dont le visage n'a jamais cherché la rencontre d'un miroir et à qui un jour on est heureux de dire : regardez? Dailleurs, vous avez été Marie bien peu de temps, et à présent vous êtes pour toujours madame la comtesse ; or, si la puissante dame pouvait jamais oublier, voici quelques mots qui lui rappelleraient la biographie de la petite fille :

Dans cette tumultueuse rue du Faubourg-Saint-

Martin, voie large et grande comme une voie romaine, où le peuple entre par un arc de triomphe pour monter au grenier où l'attend la famille, les petits logemens abondent et bien des misères s'y abritent, mais de ces misères qui ont besoin du voisinage des riches, misères d'artistes ou misères de travailleurs attachés au collier, aux bracelets ou à la frange du manteau dont une grande ville se pare, dans cette rue populaire, et la à hauteur que l'on peut se figurer quand on monte si haut que l'air de la capitale commence à être doux à respirer, vivait et travaillait Marie.

La jeune enfant blanchissait la dentelle et la réparait ; mais si finement, mais avec une dextérité si grande que, lorsque son aiguille avait fait la navette dans le filet délié, on eût dit que la baguette d'une fée venait d'en toucher la trame. Marie était si leste à ce travail qu'elle eût tissé ce beau fil de la

Vierge qui brille au soleil. Aussi la repriseuse était-elle renommée, et quoiqu'elle eût à sa charge une tante infirme, la vieille femme et la jeune fille pouvaient avoir chacune, l'été et l'hiver, une bonne robe de la saison, et quand venait décidément le temps rigoureux, la tante portait par dessus ses habits propres et bien tenus un mantelet étoffé dont se passait Marie. La jeune fille n'avait pas froid pour elle, et le petit châle qui la couvrait ne jurait pas avec le reste de sa parure, même les jours où l'on se sent si frileux rien qu'à regarder ceux qui sont vêtus à la légère, peut-être parce que lorsqu'on voyait cheminer Marie, on ne s'occupait que de son visage, et que l'on n'était pas fâché qu'elle eût oublié de voiler sa taille.

La jeune ouvrière était aimée de tout le monde, vous le savez, madame la comtesse, et de ceci la souvenance vous restera ou vous seriez ingrate; pour

nous qui vous écrivons, nous qui, dans la hiérarchie de la fortune, étions votre supérieur de seize marches de moins à monter, nous nous contentions de vous tirer notre chapeau quand vous passiez; et si vous veniez de chercher les provisions du matin, la brassière serrée à la ceinture, la tête coiffée du petit bonnet sans garniture, — si ce n'est cette large bande de cheveux noirs tant fins et tant soyeux que chacun disait que vous aviez raison d'épargner le velours, — quand vous passiez, dis-je, nous ouvrions doucement notre porte pour vous guetter à la montée, faite comme nous venons de le dire, et en vous voyant radieuse et souriante, la boîte au lait à la main, et sous votre bras le petit pain de votre tante, que vous aviez soin de choisir si doré, nous nous prenions à penser au petit Chaperon Rouge, vous souhaitant meilleure fortune, et nous nous mettions à rêver sur vous et à vous désirer un bon mari.

Vous avez été sage et le bon mari est venu, et, ce qu'aucun de nous n'aurait pensé, c'est un grand seigneur que vous avez épousé, un homme puissant que les plus ambitieuses pourraient vous envier, un jeune homme auquel les plus jolies chercheraient à plaire. Vous êtes comtesse enfin, madame! et voilà que, suivant la vieille coutume, un auteur vous envoie son ouvrage comme à une dame patronesse.

Ceci se lie à votre histoire, que nous n'avons pas achevé de rappeler ensemble. N'est-ce pas que ce que l'on sait le mieux, on aime à le faire glisser de temps en temps devant soi, comme on aime à soulever le refrain favori qui flotte au fond de la mémoire? N'est-ce pas que si une autre voix que la vôtre le répète à ce moment, on aime à écouter cette voix et à la suivre?... Voulez-vous que nous poursuivions, nous deux?

Cependant quelques voisines vous reprochaient

un défaut : Marie est curieuse, disaient-elles. Et, en effet, quand la nuit était arrivée, on entendait quelquefois dans les corridors, quelquefois sur les marches se marquer un pas léger, bruire un souffle. Quant à ce qui me concerne, j'avais entendu cette accusation et ne l'avais pas crue. Il m'avait semblé cependant que lorsque l'unique piano qui soit dans la maison se faisait entendre, que lorsque le poète du quatrième déclamait ses vers, que lorsque la dame du second chantait de sa voix de mère sur le berceau de son fils, la porte de Marie poussait un petit cri rouillé ; il m'avait semblé cela, mais, après tout, si de temps en temps Marie se tenait sur le palier pour écouter un peu, quel mal y avait-il ? Ne se met-on pas sur le vieux banc à la campagne pour entendre les bruits lointains, les harmonies du soir ? Or, à la ville, quand on est comme la jeune ouvrière une grande journée de seize heures à une besogne assidue, pour-

quoi, au moment où toute maison bourdonne, vibre et devient sonore comme une ruche où les abeilles rentrent et battent de l'aile, pourquoi l'enfant fatiguée neût-elle pas voisiné avec tous ces bruits qui sont la vie ? pourquoi, assise sur sa chaise de travail, ne les eût-elle pas laissé monter jusqu'à elle ?

Une fois, je m'en souviens, et ce jour pour vous est une date, dans ma chambre bien close, nous parlions, à trois que nous sommes, de beaux vers récemment donnés au public et que le voisin nous avait apportés la veille, vers douloureux dont un de nous avait chanté en quelque sorte les plaintives harmonies, car celui-là ne sait pas lire les beaux vers des yeux seulement ; il faut que de son regard ils passent à ses lèvres, il faut qu'après avoir fait fête à son cerveau ils caressent son oreille, et parce que le vers est un son harmonieux autant qu'une pensée, il n'en est pas qu'il ne jette à l'air pour qu'il

aille y retentir et s'y accomplisse ; cette fois donc la chambrée parlait de sa séance de poésie et de tristesse de la veille ; elle avait entendu et écouté Lamartine disant au poète Wapp la douleur d'un père qui a perdu sa fille. Tout-à-coup, un bruit se fait au dehors, sur le seuil. Un murmure s'entend, un pas s'arrête. L'un de nous court le premier : la porte s'ouvre :

Marie était là debout.

— Ah ! l'on vous y prend, jeune fille !

— Ce n'est pas bien, enfant! dit le plus paternel de nous en cherchant la main de la curieuse.

Mais, quoique la curieuse eût dû être surprise, quoique chacun sût combien rougissait facilement Marie, son front ne se colora pas, son regard ne fut pas voilé. Ce regard était fixe et l'ouvrière nous sembla grandie, son visage, moins jeune à ce moment, nous parut plus beau.

— Qu'est-ce donc ? fut-il dit parmi nous.

Et l'on s'interrogea, non point tout haut, mais avec cette parole que l'on est comme forcé de prendre quand on entre dans les lieux consacrés ou qu'on se place à côté de quelqu'un qui prie.

Nous vîmes alors tomber une larme des yeux de Marie et nous entendîmes sortir de sa bouche, nettes, cadencées, empreintes d'âme et de puissance, comme pourrait les réciter un grand artiste qui oublie et éprouve, les stances douloureuses de la veille, dites au coin de notre foyer :

Ah! si de notre amour l'espoir était le rêve!
Si nous ne devions pas retrouver dans les cieux
Ces êtres adorés qu'un ciel jaloux enlève,
Que nous suivons du cœur, que nous cherchons des yeux;
Si je ne devais plus revoir, toucher, entendre,
Elle ! elle qu'en esprit, je sens, j'entends, je vois,
A son regard d'amour encore me suspendre,
Frissonner encore à sa voix ;

Si les hommes, si Dieu me le disait lui-même,
Lui, le maître, le Dieu, je ne le croirais pas !

Ce dernier cri, poussé avec les hautes proportions d'une grande plainte n'eût eu jamais tant de force si Marie avait été éveillée.

Il n'y avait pas à s'y tromper, la pauvre enfant dormait du sommeil des somnambules. Douée de l'étonnante faculté qui était en elle, l'âme ouverte à tous les bruits sympathiques, après qu'elle avait écouté, elle allait redire (1).

Depuis lors, Marie, vous fûtes excusée ; depuis lors vous savez tout ce qu'on vous conta, et comment, plus tard, après l'imposition d'une main puissante, la science se servit de vous, à votre prière, pour faire le bien et exercer la plus noble vertu qui soit au monde,— la charité.

Une récompense vous était due.

Le dernier héritier d'un grand nom, ce noble jeune homme devant lequel la médecine fut impuissante et au chevet duquel parla votre sommeil in–

spiré, vous dut une vie qu'il a voulu vous consacrer. Quand elle vous appela au milieu d'elle, une famille presque princière s'est honorée aux yeux du monde et a bien mérité de l'humanité en montrant combien il est beau de vaincre l'orgueil, et combien la reconnaissance peut avoir de courage... Vous êtes comtesse enfin, madame! J'espère que vous êtes heureuse, Marie!

Et maintenant que toutes ces choses vous sont rappelées, vous avez deviné pourquoi ce travail part d'ici, de notre France, pour aller à vous, dans ces contrées qui se touchent, non loin du pays où Swendenborg a vécu, où Struensée a souffert? Vous rappelez-vous nos entretiens après que vous fûtes devenue l'étoile de tant d'affligés? et à mesure que vous deveniez plus instruite, sans être moins naïve, vous rappelez-vous nos grandes interrogations? nos pensées d'enfans à propos d'une chose sublime?

nos grands coups de sonde dans l'inconnu et nos romans sur l'avenir que nous commencions dans la vérité pour les pousser si avant dans le mystère? Vous souvenez-vous bien, enfant! à quelle fin suprême nous voulions devenir docteurs au milieu du monde et enseigner comment Dieu avait fait un pas de plus vers l'homme? Et puis, comme nous avions peur de paraître mystiques et d'être, non point incompris, mais non pas écoutés? Puis encore comment nous inventions des contes, voulant enseigner notre doctrine comme Perrault enseigne la morale, comme La Fontaine enseigne la philosophie, comme Jean-Paul fait comprendre la science, comme Hoffmann fait aimer l'art? Vous rappelez-vous, Marie, qu'un jour, furetant dans les papiers qui ont servi de matériaux à des Mémoires dont le temps est fait, nous jetâmes les yeux sur une note écrite de la main Bergasse, cet ennemi de Beaumarchais, cet ami de Mesmer; Ber-

gasse, si éloquent quand il plaidait pour la vérité, si persévérant quand il cherchait comme nous des étais à l'impossible,—du moins comme le monde l'appelle, — vous souvient-il de la pensée qui vous vint en lisant les lignes échappées à ce beau rêveur du dix-huitième siècle(2), et comme vous me dites, à moi à qui vous donniez avec un si fin sourire le sobriquet d'auteur, tout le parti que l'on pourrait tirer de ce quelque chose de demi-officiel et de presque mensonger?

Ce que nous avons pensé ensemble est fait, madame, ou du moins un peu de ce que nous voulions dire va se trouver dit. J'aurai essayé d'arrêter la pensée sur ces faits réels mais incompris qui semblent n'être qu'à moitié dans la vie, j'aurai tenté d'en faire ressortir quelques uns des points mystérieux en tâchant de leur donner le relief du drame.

Le merveilleux instrument dont Hoffmann s'est servi eût été celui qu'en cette occasion il eût fallu

prendre. Naïf, poétique, quelquefois bouffon, souvent fou, mais toujours marchant au pas de course d'une imagination vivement passionnée, Hoffmann eût été l'auteur qu'il eût fallu suivre; mais qui, sans craindre d'être moqué, oserait tenter de donner à sa plume quelques unes des tailles contre lesquelles se frottaient les moustaches du chat Murr? Quoi qu'il en soit, le livre est lancé. Je ne sais si vous êtes devenue difficile depuis que la fortune vous a pris par la main; toutefois, j'espère qu'avant de blâmer l'auteur vous jugerez l'intention. Si j'ai soufflé dans des bulles de savon, songez que, lorsque les bulles de savon s'arrondissent et courent par l'air, les choses du ciel et de la terre s'y reflètent et que bien qu'il suffise d'un souffle pour briser le miroir qui vole, quelque chose de vrai y est apparu.

Adieu, Marie! Recevez l'assurance de mes sentimens respectueux, madame la comtesse.

INTRODUCTION.

I

PIERRE-LE-TUEUR.

A l'époque où nous devons commencer cette histoire, Bonaparte ne songeait point encore à devenir Napoléon, ni Bernadotte Charles-Jean ; et, toutefois, par l'un l'Italie

était conquise, et, avec l'autre, la ligne du Rhin s'en allait être gagnée. Nos jeunes généraux et nos jeunes armées marchaient de leur allure alerte et décidée. Les conquêtes se faisaient comme si souvent battait le tambour : au pas accéléré.

Dans la patiente Allemagne c'était grand bruit et grand émoi. Les brusques évolutions de cette guerre d'étonnemens obligèrent un peuple qui s'était mis à son aise dans ses habitudes, de changer les dispositions tranquilles que l'on avait prises sur la portion encore intacte du fleuve célèbre.

Partout les hôpitaux ayant été encombrés, chaque our des blessés étaient évacués en

grand nombre, quittant la frontière pour se rapprocher de l'intérieur.

Comme le flot pousse le flot, les premiers hospices dans lesquels on faisait faire place obligèrent à déloger les malades de l'hospice qui venait ensuite; de façon que, de proche en proche, ce déménagement de victimes se continuant, on vint à mettre des blessés jusque dans les châteaux voisins de la vieille forêt Noire.

L'ancien donjon des barons de Wald-Hust avait ouvert ses sombres appartemens aux soldats que l'on y recevait tous les jours; ce n'est pas à dire que ces antiques seigneurs en eussent été dépossédés ou qu'ils eussent che-

valeresquement offert leur demeure aux guerriers en souffrance ; depuis long-temps le donjon décrépit n'avait de souvenirs de cette race éteinte que les armoiries surchargées dont l'ourle immense s'étalait au front d'une étroite, tour donnant assez l'idée d'un large cachet posé sur une petite lettre. Quoi qu'il en soit, la ville forestière qui porte aussi le nom de Wald-Hust avait acquis des deniers de la commune cet ancien manoir, afin d'en faire une prison, ce qui, dans une cité renommée pour sa quiétude, fut fort long-temps un objet de luxe.

Toutefois, aux jours qui marquent la date précise de notre narration, le passage des troupes et le mouvement de la guerre ayant

fait surgir tout-à-coup le monde de vagabonds et de mauvais sujets qui cherchent leur vie dans les pays en émotion, le château dont il s'agit, devenu un hospice, fut en même temps une geole.

Wald-Hust put, dès lors, se vanter d'être une ville en règle ayant ses malades et ses prisonniers à elle, aussi bien que quelque ville impériale que ce fût.

Parmi ces derniers, parmi les prisonniers, voulons-nous dire, il en était deux que l'on veillait avec tout le soin et toute la ponctualité que les gens d'outre-Rhin mettent à accomplir les obligations de leur vie.

Celui dont on se méfiait le plus était un

assassin convaincu, dont le jugement, nous pourrions ajouter la condamnation, n'étaient que retardés.

L'autre était seulement un homme en surveillance. Il se disait Français et portait un grand nom; mais comme il avait été surpris sans papiers, pauvre, dénué et voyageant vers la vieille Souabe, les magistrats avaient pensé qu'ils tenaient un de ces espions dont le Directoire était accusé d'envoyer les plus habiles dans les cercles allemands, sous l'apparence de gentilshommes échappés à l'échafaud ou d'émigrés cherchant à rejoindre leurs frères.

Par une coïncidence qui ne sera pas la seule que nous ayons à faire remarquer entre ces

deux hommes, tous deux étaient tombés dangereusement malades et avaient été mis dans une des hautes galeries du château, occupée d'ailleurs par des soldats convalescens; de façon qu'outre le corps-de-garde qui servait de vestibule à cette vaste pièce et par lequel il eût fallu passer pour se sauver, on eût eu encore affaire, avant toute tentative, à de braves militaires dont les forces revenaient et auxquels avait aussi été donnée une sorte de consigne de sûreté.

Il est passé minuit, et la vaste galerie qui s'ouvre devant nous avec sa double file de lits, sa pâle et unique lumière suspendue et son apparence claustrale, est ce même dortoir de Wald-Hust si fidèlement gardé.

Là, depuis un mois, se trouvait couché, moribond et presque à l'agonie, le comte de Grannat-d'Orcy, célèbre entre les parlementaires français dont l'énergique opposition se fit remarquer à la fin du dix-huitième siècle ; là aussi, et depuis seulement trois jours, avait été transporté, paraissant avoir à peine un souffle de vie, Pierre-le-Tueur, *Peter-der-Todter*, sobriquet terrible que les commensaux de la prison ou de l'hospice, comme on l'entendra, avaient donné à cet homme, faute de connaître un nom de famille qu'il s'était obstiné à tenir caché.

Toutes les couches étaient closes de leurs doubles rideaux, tous les bruits avaient cessé. Au delà de la galerie, dans le corps de garde

même d'où partaient tout à l'heure les paroles animées des soldats, rien ne se disait plus.

Tous ne dormaient pas cependant, car le gardien que l'on avait donné aux malades faisait glisser de temps en temps le guichet d'un pied carré que l'on avait pratiqué au milieu de la porte, ce qui le mettait en communication avec le piquet de service ; et comme il lui avait été défendu de fumer, l'honnête surveillant éludait l'ordonnance en laissant arriver jusqu'à lui les colonnes odorantes qui partaient de la pièce contiguë, lesquelles, poussées dans cette espèce de ventilateur, parfumaient cet homme, l'ondoyaient, et au milieu desquelles, en voluptueux amateur, il passait et

repassait doucement, recevant ainsi, faute d'avoir sa pipe, le tribut des pipes d'autrui.

Peu à peu, soit que pour notre gourmet ce fût l'heure de reposer, soit que l'impôt aux barrières, qu'il avait si largement perçu, eût porté à son cerveau la pesanteur et l'enivrement, il traîna jusqu'à son guichet de prédilection un large fauteuil de cuir, y essaya sa posture et s'étendit; puis, comme la conscience allemande parlait en lui, de la main il voulut écarter le nuage de parfums qui lui voilait la galerie commise à sa garde; mais il n'eut guère que la bonne intention de ce mouvement, lequel demeura inachevé, et s'engloutit sans doute dans un songe heureux, du moins si l'on dut en croire la régularité de sa respiration et, un

peu après, la parfaite harmonie de son ronflement.

Enveloppé de son auréole épaisse, le fidèle surveillant dormait depuis un quart-d'heure, lorsque, au bout opposé de la galerie, à l'angle extrême de cette vaste pièce, les rideaux du lit qui s'y trouvait accoté furent agités légèrement.

Après cela, il y eut une pause. Puis, ensuite, le malade qui s'y trouvait couché soulevant d'une main plus forte qu'on ne l'aurait pensé les couvertures qui pesaient sur lui, avança la tête, écouta à sa droite, c'est-à-dire vers le lit de son voisin, parut se rassurer, se leva avec un mouvement décidé, et fut en

trois pas, de la ruelle où il se trouvait, dans l'espace libre au bout duquel dormait le gardien.

Arrêté là, dans le coin sombre que le pénible rayonnement d'une seule lampe ne pouvait atteindre, il plongea son regard dans toute la profondeur de la galerie, interrogea de tout son instinct ce qui se passait, et pensant que c'était le moment de mettre à exécution ce qu'il avait médité :

— Allons ! dit-il résolument.

Il s'avança pâle plutôt que défait, chancelant sous le poids de sa pensée plutôt qu'accablé de sa maladie. Ses pieds nus se posèrent

d'abord avec précaution; mais quand il passa sous la lampe suspendue au plafond, dont les clartés plus vives l'éclairèrent en plein, il baissa vivement la tête, et comme si pour ceux qui portent en eux un dessein coupable, la lumière avait une sorte d'interrogation, il glissa rapidement au delà du rayon lumineux.

Arrivé à l'avant-dernier lit qui se trouvait à peu de distance du gardien, celui que, jusqu'à plus ample observation, nous devons nommer seulement le promeneur, tourna tout-à-coup sur lui-même, pénétra dans une ruelle, et se tint debout.

— Il faut donner à ce battement de cœur le temps de se calmer, dit-il. Il faut que ma

main soit plus assurée... Ce gardien dort toujours... Tout va bien... A l'ouvrage!

Il se colla contre les rideaux que sa main crispée venait de toucher à plusieurs reprises; puis, las de délibérer avec lui-même, de sa droite il les retint afin que les anneaux de fer ne criassent pas sur leur tringle, tandis que, de sa gauche, il les soulevait, se faisant une place assez large pour que son buste pénétrât et que ses mouvemens fussent à l'aise dans l'intérieur du lit.

A ce moment, à la blafarde lueur qui laissait à grand'peine distinguer les objets au travers de la double étoffe dont le lit était clos,

on aurait pu voir un étrange et terrible spectacle.

Deux têtes d'hommes se dressaient l'une contre l'autre, deux têtes semblables, deux pâles et larges visages, dont les traits pareils eussent pu appartenir à deux jumeaux.

La double vision de quelqu'un qui se mire dans une glace ne serait pas plus fidèle, si la même expression eût paru sur les deux visages ; mais sur l'un, sur celui de l'homme ainsi brusquement attaqué, étaient la terreur et l'effroi ; sur l'autre, sur celui de l'homme qui était venu chercher cet horrible tête-à-tête, paraissaient la peur d'être surpris en même

temps que l'énergique résolution de quelqu'un qui est décidé à commettre un crime.

Aucun d'eux ne parlait ; le regard plongé dans le regard, l'un semblait interroger l'autre, et celui-ci fixait ses yeux sur la victime, comme le boucher qui marque d'un coup d'œil inexorable la blessure qu'il va faire pour tuer d'un seul coup.

— Que me voulez ? qui êtes-vous ? dit d'une voix éteinte dans l'angoisse de la maladie et dans celle de la terreur celui qu'on venait trouver ainsi.

— Ils m'appellent Pierre-le-Tueur, répondit l'homme interrogé, en faisant presque pé-

nétrer ses lèvres dans l'oreille de l'autre ; et en même temps il pressait de son pouce le cou du patient, comme s'il eût voulu lui dire :

— Pierre-le-Tueur, vous comprenez !

Or, ces deux hommes, en cet instant prompt et décisif, avaient parlé la langue l'un de l'autre, c'est-à-dire que la faible voix de M. de Grannat avait balbutié en allemand ses dernières paroles et que Pierre avait fait sa brève réponse en français.

Mais, avons-nous dit, ces quelques mots accompagnés d'une étreinte significative et assurés d'un sombre et inexorable regard révélèrent si bien son sort à l'homme attaqué,

que, tout à coup, abandonnant un reste de vie, il laissa tomber ses bras, ferma les yeux, et sa bouche parut murmurer une prière.

Elle ne fut pas longue.

Le meurtrier dont les mains robustes cerclaient déjà le cou du moribond, les rapprocha jusqu'à les unir comme un anneau de fer.

Un gémissement étouffé partit, une faible convulsion annonça que le comte de Grannat n'était plus qu'un cadavre.

Au soupir que le mourant fit entendre, le gardien s'agita sur son fauteuil. Aussitôt Pierre se jetant à plat ventre sur le plancher,

se tapit pour quelques secondes; puis, rampant sur les genoux et sur les coudes, il se glissa jusque vers l'angle du lit et observa; mais, pour l'instant, ce ne fut qu'une fausse peur.

Tout lui paraissant redevenu silencieux et calme, le Tueur se leva avec précaution et retourna vers le chevet où gisait le corps; il répéta la manœuvre des rideaux que nous avons déjà fait remarquer, en prenant, cette fois, plus d'espace; ensuite, entourant hardiment le cadavre de ses deux bras, il l'assit, et après deux ou trois secousses, il en donna une plus puissante qui porta le mort sur ses épaules. Ceci fait, il allait marcher,

mais il entendit qu'on parlait dans la direction du corps-de-garde.

— Ah ça! disait l'officier de service au surveillant en l'exhortant au travers du guichet, vous ne faites pas attention, mon brave, qu'il se passe quelque chose dans votre dortoir.

— Que voulez-vous qu'il s'y passe? répondit le veilleur sans bouger. On y ronfle, comme vous venez de m'empêcher de le faire.

— On y meurt peut-être, riposta l'officier.

— Ah! c'est possible, dit le gardien dont le sang-froid ne se démentait pas. Il y en a deux qui sont ici pour ça. Mais quant à

celui de là-bas, ce serait heureuse chance... C'est ce que sa mère lui souhaiterait de mieux pour le quart d'heure, en supposant qu'il eût une bonne mère... Quant à l'autre...

— C'est cet autre qui sans doute a besoin de vous; c'est de son côté que j'ai entendu du bruit, un mouvement étrange... Allez voir.

Et l'officier commanda au surveillant qui se leva de son fauteuil avec un murmure.

A cette heure, Pierre-le-Tueur écoutait, debout et effrayé, et bien que d'une main il s'accrochât à la colonne du lit, il ployait sous le poids du cadavre dont le visage renversé pendait sur sa poitrine, avec l'air de le regarder

de ses yeux fixes et vitrés qu'avait ouverts la mort. Pour fuir, tout autre homme se fût débarrassé ; mais, lui, il était l'assassin ! il fallait qu'il restât là, cloué sur place, sa charge à l'épaule.

Le surveillant était entré dans la ruelle opposée à celle où se trouvait Pierre, et il fut étrange qu'il ne vît pas la double silhouette que la clarté partant, du milieu du dortoir, devait dresser de son côté contre les plis de la draperie ; mais, soit que ces plis fussent trop serrés, soit que les rideaux eussent trop d'épaisseur, soit enfin que l'homme fût à peine éveillé, rien ne l'avertit.

— S'il est mort, il ne souffre plus, dit l'indolent gardien, sans avancer davantage. Puis,

quand il fut tout près du chevet du comte d'Orcy, il ajouta comme à part lui : S'il dort, grand bien lui fasse! j'en vais faire autant...

Et il rentra dans la vapeur flottante du tabac à fumer qui recommençait à s'épaissir dans le corps-de-garde depuis que l'officier avait parlé.

—Il dort, alla-t-il dire affirmativement à ce dernier, ne donnant pas d'autre explication.

Mais, cette fois, malgré la tentation et le bénéfice qu'il pouvait retirer du voisinage, l'honnête gardien ferma le guichet pour n'être plus interrompu et ne tarda pas à donner des signes non équivoques d'un nouveau sommeil.

Alors Pierre-le-Tueur prit sa course, une course frénétique, affreuse, la course d'un homme ivre et flagellé.

Les gouttes de sueur glacée tombaient du front du meurtrier sur la dalle, marquant chacun de ses pas. La poitrine battue, les flancs éperonnés par le corps infléchi du cadavre, il marchait. Mais quand il lui fallut franchir le cercle lumineux de la lampe, tout à l'heure si redouté, l'ombre de sa haute stature et celle du fardeau qui ballottait sur son épaule, cette ombre, restée en arrière tant qu'il marcha vers la clarté, passant sous le rayonnement subit qui la fit tourner, changea de place et fut jetée en avant, allongée, fantastique, hideuse.

A cette horrible apparition, les dents de l'assassin claquèrent à se rompre, un frisson pénétra jusqu'à la moëlle de ses os ; on n'eût pas dit que c'était Pierre-le-Tueur qui emportait, mais lui qui était emporté. Il eût semblé qu'un esprit de l'enfer se tordait autour du torse robuste de cet homme et cherchait à le soulever dans le vide.

Pierre recula, fou, éperdu, il fit pénétrer ses doigts dans la chair du mort comme si, en effet, il y avait eu lutte entre eux, et souleva l'horrible fardeau, prêt à le jeter sur le plancher. Mais, au même instant, et par une réaction qui était dans sa nature, la sève énergique qui circulait en lui s'exaltant dans son âme comme elle se réchauffait dans ses nerfs, il voulut, il

osa, malgré le danger, malgré sa propre épouvante, faire un temps d'arrêt dans sa course, puis marcher pas à pas, les yeux invariablement fixés sur l'image redoutable.

A examiner le bouleversement de ce visage en contraste avec la tenacité de ce front, quelqu'un qui l'eût vu eût pu dire que l'homme intérieur fuyait en lui, en quelque sorte, pendant que l'homme visible luttait et était comme retenu sous la puissance d'un commandement suprême.

Toutefois, le trajet s'acheva bien vite, et l'obscurité qui régnait au bout de la galerie l'absorba, lui et son fardeau.

Et maintenant si l'on a deviné quelque chose de la pensée de Pierre-le-Tueur, on s'expliquera pourquoi, arrivé là, il coucha le cadavre à la place qu'il avait quittée, pourquoi ensuite s'occupant de plus d'un affreux détail, il fit, entre le corps mort et lui, un échange nécessaire, achevant minutieusement une horrible toilette après laquelle il partit.

Mais il n'eut pas plus tôt fait quelques pas qu'il fut frappé d'une idée subite :

— Imbécile ! dit-il ; moi qui suis l'homme aux précautions !

Alors il se rapprocha de nouveau du lit dont il avait commencé de s'éloigner, cher-

cha sous les draps le bras gauche de M. de Grannat, et lui-même soulevant la chemise de son bras gauche, à lui, il défit une longue bande appliquée sur la blessure d'une lancette.

— C'est une saignée de trois jours... c'est sec, pensa-t-il.

Et se forçant à la patience, il ajusta le linge taché de sang sur le bras du mort, comme il l'avait été sur celui du vivant.

Ceci fait, il fit descendre rapidement et avec une sensation étrange la manche de sa chemise qu'il arrêta au poignet, pressant le laiton de l'agrafe, de manière que la boucle

et le crochet, aplatis l'un sur l'autre, étaient comme soudés ensemble.

Quelques minutes s'étaient à peine passées à prendre ces horribles précautions, que l'assassin était de retour auprès du lit d'où il avait enlevé M. de Grannat.

Comme un homme condamné à se jeter dans un gouffre, Pierre se précipita sous la couverture, chercha à s'arranger sur l'oreiller; mais trouvant à l'endroit où le malade s'était tenu que la chaleur n'était pas éteinte encore, il se recula jusqu'à ce qu'il eût rencontré dans l'ampleur de la couche une place où n'eût pas touché celui à qui il venait d'ôter la vie.

— Diable ! la nuit sera meilleure pour lui que pour moi, dit-il ensuite, essayant un sourire qui eut grand'peine à passer au travers de ses dents serrées et de ses lèvres convulsives.

II

— Oh! mais, c'est un miracle!... Vous êtes mieux, monsieur! vous êtes mieux! En vérité, si je ne vous avais vu si bas, j'oserais dire que vous êtes sauvé!... Mais c'est que

voilà une cure qui ressemble à celle des saints de la légende dorée!... Je savais bien que ce traitement était héroïque! mais il fallait le suivre... Je savais bien que ces gouttes étaient puissantes! mais il fallait les prendre.

— Et il les a bues! Et vous avez obtenu cela de cet obstiné malade? continuait le docteur allemand en se frottant les mains, en arpentant à pas pressés un espace assez grand pour donner de l'air à sa joie, mais sans perdre de vue le lit où gisait « son sauvé, » disait-il.

Puis, il prenait vivement la main de son aide et allait serrer avec force celle du surveillant, dans laquelle, en son enthou-

siasme, il finit par glisser une belle pièce d'or.

Celui-ci reçut la récompense du docteur sans trop se rendre compte comment il pouvait l'avoir méritée, car chaque soir, régulièrement, le digne employé mettait à côté du lit de M. de Grannat, comme auprès du lit de chacun de ses administrés, la potion qui lui était confiée, ensuite, à l'heure, il venait la présenter avec la régularité d'un soldat qui fait l'exercice.

Prendre la fiole, verser le contenu dans la cuillère, présenter celle-ci aux lèvres du malade, tels étaient les trois temps égaux de la

manœuvre que sa conscience lui commandait.

Mais s'il arrivait que le médicament fût refusé, comme il semblerait que M. de Grannat l'avait fait, l'honnête gardien ne s'obstinait pas; il remettait la fiole et la cuillère sur la tablette, à côté du lit, et pour être d'accord avec tout le monde, avec le malade qui ne voulait pas, avec le médecin qui avait voulu, chaque matin sans faute il jetait la potion par la fenêtre. Or, comme il s'était trouvé assez souvent que ce procédé n'avait pas nui à la convalescence de ses surveillés, il faut dire qu'il était invariable dans ce système médical,

Cette fois cependant, le méthodiste veilleur de nuit fut stupéfait des merveilles que lui contait le docteur. Il avait vu M. de Grannat presque à l'agonie, et bien que, suivant son invariable coutume, il se fût débarrassé du remède que celui-ci refusait, il ne pouvait pas penser que c'eût été assez efficace pour le tirer sitôt d'affaire.

La pièce d'or dont il n'était guère en humeur de se départir l'empêcha de contrarier ouvertement le médecin. Néanmoins, comme il avait acquis, lui aussi, quelque habitude du métier, pour savoir à quoi s'en tenir, il prit furtivement le bras du prétendu comte de Grannat, qu'après une courte exploration il laissa retomber bien vite en s'écriant :

— Horrible, horrible fièvre! Oh! mon Dieu! que cet homme doit souffrir!

— Que dit-il? fit entendre le docteur voyant l'action du subalterne, et courant au malade dont, à son tour, il interrogea le pouls avec vivacité.

Deux secondes se passèrent.

— C'est vrai... fièvre étrange!... Votre pouls bat singulièrement, monsieur!... Qu'est-ce donc? pourquoi vos yeux se tournent-ils de ce côté?... Ah! ah! c'est cet homme mort de cette nuit que l'on emporte, ne faites pas attention. Et toi, ferme les rideaux par là, dit-il à l'élève qui l'assistait.

Et après que le corps dont on débarrassait le dortoir eut disparu.

—Bon ! c'est fait ! ajouta-t-il en s'adressant toujours au comte de Grannat substitué, ne pensez plus à cela, monsieur ! c'est un mauvais sujet de moins dans ce monde... Il s'en va, tant mieux !... C'est Dieu qui vole le bourreau... il en a le droit, ma foi ! et c'est par acquit de conscience qu'en cette occasion la médecine a un peu contesté avec lui... Bon ! voilà que vos pulsations sont régulières... Que disait donc cet imbécile !... Voilà que votre visage se rassérène... Que chacun se mêle de son métier, nigaud !... L'œil est bon... Viens donc voir, porte-tisane !

Et poussant le surveillant mal avisé en face du comte, il le tint par les épaules, l'obligeant à fixer ses regards sur le malade et regardant lui-même.

— Ils ont tous raison cependant, s'écria-t-il tout d'un coup, en forçant davantage son attention; maintenant que vos traits sont plus reposés, c'est étonnant comme vous ressemblez !...

Pierre se retourna brusquement, et le docteur cessa d'exprimer tout haut sa pensée.

C'était, en effet, un mauvais compliment à faire à un honnête homme que de lui dire qu'il ressemblait à un assassin qu'une mort venue à temps arrachait au glaive de la jus-

tice. Il se contraignit donc et chercha à se jeter lui-même dans un autre ordre d'idées.

— A propos, dit-il, s'asseyant auprès de celui qu'il supposait le comte et lui parlant doucement, à propos, IL est encore venu.

Puis, pensant avoir été compris, le médecin fit une pause comme s'il eût attendu que le malade voulut l'interroger.

— Qui donc est venu? pensa en lui-même le Tueur ; mais il n'osa pas faire de question. Il se contenta de répondre par un signe de tête d'une interprétation arbitraire, ainsi que l'aurait fait un homme affaibli comme il était censé l'être.

— C'est juste ; vous êtes fatigué... On le serait à moins, dit l'heureux docteur, lequel, ayant pris sur sa joie un à-compte suffisant, revenait au calme de sa profession, si ce n'est à celui de son caractère. — N'en parlons pas aujourd'hui... Aussi bien ceci renouvellerait nos discussions des premiers jours... Vous êtes mieux. Nous persévérerons dans le même traitement... Vous voyez, il ne fallait que se montrer docile... Si vous voulez me promettre de l'être encore, eh bien ! quoique ce soit un grand sacrifice, je LE laisserai pénétrer.

Il salua et laissa Pierre sur ces paroles.

Le misérable vit que le rôle qu'il avait

voulu jouer pour se soustraire à une sentence inévitable deviendrait difficile, et il éprouvait déjà que son retour à la santé compliquait singulièrement sa situation.

Il ne savait du comte de Grannat que ce qu'on en avait raconté; mais ayant sans cesse l'oreille aux écoutes, il avait entendu les militaires du dortoir se réjouir de ce que le Français, auquel ils avaient fini par s'intéresser, leur avait dit, qu'avant peu, il pourrait montrer des preuves qu'il était bien le gentilhomme dont il prenait le nom, et que, par conséquent, au premier jour, il serait relevé de l'accusation qui pesait sur lui.

Cette circonstance, connue de Pierre, avait

suffi pour lui faire prendre le parti décisif dont on a vu les suites.

Mais s'il s'était attendu à des difficultés, il n'avait pas prévu celle que lui faisait redouter cette simple parole du docteur : « Il est venu. »

Le comte de Grannat avait donc un ami ou du moins quelque connaissance dans le pays ? Qui pouvait-ce être ?

Dans tous les cas, Pierre se proposa de se donner le temps de s'instruire, et pour cela de guérir moins vite qu'il n'avait commencé à le faire.

III

Ce thème conclu, il se passa deux jours pendant lesquels la parole du malade s'était, en apparence, de nouveau affaiblie et son œil terni comme par le passé.

Le docteur se désolait; mais enfin, à la visite du troisième jour, les choses semblèrent s'être rétablies.

Après que le médecin eut procédé au cérémonial d'usage et que son accès de contentement eut eu son cours.

— S'est-IL présenté de nouveau? demanda le malade.

Cette question parut contrarier le docteur, lequel, avant de répondre, hésita un instant.

Il semblait être en consultation avec lui-même pour savoir s'il ferait un mensonge

ou s'il dirait une vérité, — car il avait une nouvelle à apprendre au comte de Grannat; enfin, il prit un parti mixte.

— Oui, IL s'est présenté, et, plus que jamais, IL a persisté à vous voir.

Cette réponse faite, le docteur laissa échapper un soupir. Pierre suivit cette imperceptible manifestation sans pouvoir comprendre.

— Eh bien! que s'est-il passé? reprit-il hasardeusement.

— Oh! mon Dieu! IL a appris que vous étiez mieux, répliqua le médecin qui cherchait évidemment à tourner quelque difficulté.

Il devait l'apprendre, poursuivit-il ; moi-même j'ai fait circuler au dehors la nouvelle, peut-être prématurée, que vous étiez sur pied... Que voulez-vous ! un peu d'amour-propre de moi à LUI... vous comprenez...

Pierre ne comprenait pas mieux que tout à l'heure.

— Enfin, continua le docteur qui faute de réplique continuait sans désemparer, enfin, IL est content de vous savoir hors de danger... il en est heureux, s'il faut me servir de ses expressions ; et pourtant, voyez l'esprit de système !... Il persiste dans ses idées.

— Vraiment ! IL persiste ? interrogea enfin

Pierre, imitant l'inflexion du médecin de Wald-Hust, et pesant, comme lui, sur le pronom avec cet accent particulier qui semble qualifier l'homme dont on parle.

— Eh! mon Dieu! vous-même n'étiez-vous pas d'accord avec lui là-dessus?

— C'est vrai... je dois en convenir, dit tout haut Pierre, pendant qu'à part lui il se demandait : dans quel accord suis-je donc? avec qui suis-je d'accord?

— Au fait, poursuivit le médecin, je ne puis guère vous blâmer.

— N'est-ce pas, docteur?

— On ne vous croit pas le comte de Grannat ici ; mais comme je suis sûr que vous l'êtes, moi, je trouve tout naturel...

— Je vous remercie, docteur, interrompit Pierre avec un coup d'œil où paraissait beaucoup de reconnaissance; ainsi, vous, vous ne doutez pas ?

— Comment douterais-je ? ne vous ai-je pas vu à ce moment où il n'est pas un homme qui voulût mentir !... quand vous étiez là, mourant, ne vous ai-je pas interrogé ?... tenez, continua le médecin chez lequel ces dernières paroles réveillaient une idée favorite, tenez ! j'ai toujours là un projet, dont il faut enfin que je fasse part aux magistrats.

— Aux magistrats? dites-vous.

— Oui, c'est une grande chose et digne d'examen... La société et la justice y sont intéressées! Il y aurait un moyen sûr d'obtenir d'un criminel tous les aveux qu'on voudrait.

— Vous croyez, docteur? balbutia Pierre, dont, à ces paroles, le sang afflua de son visage à son cœur; mais il s'enfonça dans son oreiller pour cacher la subite émotion qui l'eût trahi.

— Un moyen infaillible, vous dis-je! qui est dans les mains de la science. C'est bien simple.

Pierre écoutait plein d'anxiété.

— J'empoisonnerais l'accusé, continua naïvement le docteur.

— Est-il possible! s'écria le Tueur avec un peu plus de force qu'il n'eût dû en mettre pour se tenir dans la vraisemblance de son personnage, mais le médecin n'observa pas cette nuance: il était lancé.

— Je l'empoisonnerais! s'écria-t-il; je le mettrais à deux doigts de la mort... J'appelle cela le faire interroger par Dieu lui-même. Puis, sur le coup de ses angoisses, l'éternité devant lui, le pied à l'étrier, entendez-vous, monsieur! je le presserais de questions : il

parlerait. Il parlerait ! et les aveux obtenus... je lui administrerais un contre-poison sûr.

— Mais c'est affreux ce que vous voudriez essayer là ! mais c'est pis que la torture ! pis que le fer et le feu ! dit Pierre, hors de lui cette fois et frémissant. Savez-vous ce que c'est, vous ! que la pensée précise de la mort pour la faire subir ainsi ?... L'avez-vous jamais subie, cette pensée !... Ah ! si ce que vous voulez était admis, ce n'est plus un diplôme de médecin qu'il vous faudrait, mais une patente d'exécuteur des hautes-œuvres.

— Monsieur !... s'écria le médecin dont le front devint pourpre.

Néanmoins, il s'arrêta tout-à-coup, prit un temps comme s'il se fût ordonné à lui-même de s'apaiser, et acheva dans l'ironie un mouvement qu'il avait commencé dans l'indignation :

— Après tout, j'ai tort, poursuivit-il ; pouvais-je moins attendre de la reconnaissance d'un ami de Mesmer.

— Mesmer ! Mesmer, dites-vous !

Le ton avec lequel Pierre venait de pousser cette espèce de cri était indéfinissable, mais quel que fût le sentiment qu'il eut éprouvé, il trouva que le docteur le mettait sur la voie d'un renseignement utile. Cette réflexion faite, il s'apaisa à l'instant et prit à tâche de s'excu-

ser sur l'émotion que devait causer à un malade à peine hors de danger le procédé cruellement philantropique du médecin légiste.

Celui-ci, qui, avons-nous fait remarquer, mêlait au fanatisme des choses apprises la naïveté et la bonne foi d'un véritable savant, alla au devant de l'explication et crut qu'il devait lui-même des excuses à M. de Grannat. La pensée qu'il venait d'exprimer n'était-elle pas trop énergique pour le cerveau affaibli d'un malade? ne s'était-il pas laissé entraîner plus loin que ne le voulait la prudence?

Il revint donc peu à peu au sujet auquel le ramenait avec adresse Pierre-le-Tueur. On parla de Mesmer.

Mesmer, c'est le moment de le dire, Mesmer le magnétiseur célèbre, habitait, en ce temps-là, la petite ville de Lindaw, la pittoresque voisine du lac de Constance.

Après le procès en règle que l'on avait fait en France à son système, après que les savans et les Académies eurent si vigoureusement traqué sa doctrine et lui-même, en expiation de son grand succès, le hardi novateur était allé cacher sa vie tantôt en Bavière, tantôt en Souabe.

Errant, inquiet, se rapprochant parfois de la frontière de France, penché vers elle, pour ainsi dire, comme pour écouter si quelque parole ne partirait pas de là qui lui appren-

drait si son enseignement n'y avait pas été perdu, il était enfin venu se fixer dans la ville riante que nous venons de nommer.

Il y avait passé deux années dans un incognito profond, lorsque, tout-à-coup, ce qu'il avait espéré s'accomplit. De Paris en Allemagne, une grande exclamation fut entendue : les nouvelles découvertes du magnétisme vinrent plus que jamais étonner le monde et donner de récens élémens à l'enthousiasme.

A ce bruit, que les malheurs du temps ne purent étouffer, l'ardeur mal éteinte d'un ancien apostolat se réveilla au cœur de l'adepte. Il parut de nouveau, se nomma avec autorité, et, peu après, non plus la baguette de fer en

main, non plus avec le baquet circulaire dont on avait tant médit, mais accompagné d'une somnambule que l'on disait française, il opéra des prodiges.

Il avait été créateur et c'était presque marcher à la suite; mais, heureux de voir remettre en lumière la science à laquelle il s'était dévoué, Mesmer adopta, sans aucun retour de vanité, ce qui était reçu et renonça à ce qu'on avait repoussé.

Enfin, à cette seconde époque de son accès de prosélitisme, le docteur merveilleux chercha à renouveler sa vie d'enchantement; mais autour de lui se renouvelèrent aussi les préparatifs de guerre, s'aiguisèrent les sarcasmes

des médecins; puis, ce qui ne manque jamais, l'arène étant de nouveau balayée, la galerie des curieux se recomposa pour juger des coups que se porteraient les athlètes et voir de quel côté tomberaient les vaincus.

Pierre-le-Tueur était instruit de toutes ces circonstances.

Malgré le mystère dont il s'enveloppe, et malgré l'atroce férocité du coup de tête qui l'a sauvé ou qui du moins lui a donné comme un sursis, on a pu voir que cet homme n'est pas un esprit d'une trempe vulgaire.

Aussi, au milieu des verbeux propos du médecin, démêla-t-il avec une rare sagacité que l'Esculape de Wald-Hust était l'ennemi

du système de Mesmer, et que M. de Grannat, dont lui, Pierre, tenait la place, avait été un des partisans du célèbre docteur à son passage en France, alors que les Bergasse, les Desprémenil, les Lafayette s'honoraient d'être ses disciples.

Une découverte en amène une autre, et, en poussant sans affectation le docteur sur la pente où il s'était placé, Pierre finit par savoir qu'aussitôt l'arrivée en prison du gentilhomme, il avait écrit à Mesmer et ensuite l'avait demandé, mais demandé avec de telles paroles, avec une insistance si mystérieuse, qu'il était facile de conclure que non seulement le magnétiseur avait été le médecin, mais qu'apparemment, pendant son séjour en France, il

était devenu encore le confident intime du prisonnier.

C'était précisément à cause de ces relations dans le passé, dont le faux M. de Grannat se mettait ainsi furtivement au fait, que le médecin de la prison-hospice s'était opposé à l'entrevue de Mesmer et de l'ami qu'il serait venu retrouver, et bien que ce rapprochement eût dû servir à prouver l'identité du gentilhomme, notre Allemand entêté s'opposait de toute la force de son despotisme médical et de toute la puissance d'une influence acquise à l'aide de services réels, à l'entrée du magnétiseur sur un terrain où, d'après lui, les malades devaient être guéris en règle ou mourir à la manière classique.

— En passant le seuil de cette porte, vous êtes devenu ma propriété, disait-il au moment où nous renouons la conversation commencée entre eux ; ici vous n'êtes pas prisonnier, vous êtes malade. Toutes les paroles de Mesmer pour venir jusqu'à vous, prétextes dont je n'ai pas été dupe !... Si je n'avais pas persisté, vous seriez-vous décidé pour la médecine raisonnable et raisonnée? Non. J'ai donc bien fait de ne pas le recevoir, votre docteur ! L'esprit d'opposition qu'on me reproche ne vous a donc pas nui !...

Et se posant avec fierté et d'un geste aussi héroïque que magistral, il continua :

— D'abord, je veux prouver à ceux qui n'en

seraient pas convaincus que je suis maître dans mon hôpital! dictateur, empereur et roi près du lit de mes malades!... Le monde, monsieur, le monde a les yeux sur la vieille médecine, et quant à ce qui me concerne, je tiens à ce que l'on soit bien convaincu que je ne suis pas un médecin mystique.

— Pas plus que je ne suis un malade qui veuille se laisser guérir par des moyens mystérieux, dit Pierre, dont l'esprit à l'affût flattait à propos la manie du docteur et calculait déjà qu'il devait se faire des partisans.

— Dites-vous vrai? parlez-vous du fond de l'âme?

— Le comte de Grannat n'a jamais donné

à personne le droit de douter de sa parole.

— C'est que vous ne parliez pas comme cela il y a quelques jours.

— Je ne vous connaissais pas, mon digne maître !

— Ainsi, quand vous demandiez Mesmer, quand vous réclamiez la pauvre esclave qu'il traîne à sa suite, sa somnambule enfin, puisqu'il faut la nommer?...

— Quand je demandais Mesmer, quand je le demande encore, c'est qu'un ami est heureux de toucher la main d'un ami; quand je réclamais sa somnambule, je ne savais pas qu'un jour je la prierais, avec tous les égards

dus au beau sexe, de dormir pour d'autres que pour moi, docteur !

— Vous voilà bien loin des idées que vous aviez sur elle au moment où nous vous avons reçu ici.

— Bah ! la fièvre... un reste de délire peut-être... Mais comme ma mémoire est un peu faible encore, puis-je vous demander quelles étaient ces idées ?

— Oh ! les paroles qu'un médecin entend sont des paroles ouïes en confession.

— Mais si c'est le pénitent lui-même qui demande qu'on lui rappelle ses péchés.

— Eh bien ! je soupçonne que si la belle

Sara s'est quelquefois endormie avec de bonnes intentions à votre égard, ça n'a pas toujours été par l'imposition des mains de votre grand Cophte.

— Comment ! interrogea Pierre avec un sourire, j'ai été indiscret à ce point-là ?

— Oh ! j'ai plus écouté votre pouls que vos paroles.

— Docteur, vous avez autant de discrétion que de science ! oh ! maintenant, je saurai que si l'on a un secret à garder où une vie à conserver, il faut aller à vous.

—Vous avez donc en moi une confiance ?...

— Entière.

— Et désormais, si vous étiez malade?...

— Je sais ce que vaut la médecine dont vous êtes la gloire... Je n'en veux pas d'autre.

— Le jureriez-vous?

— A vous qui m'avez sauvé, je jurerai tout.

— Donnez-moi donc votre parole de gentilhomme que désormais Mesmer sera seulement votre ami et jamais plus votre médecin.

— Ma parole de gentilhomme, soit!

— Vous pouvez entrer, monsieur Mesmer! s'écria tout-à-coup le docteur dans toute la plénitude de sa voix.

Et il s'élança à la porte du vestibule dont nous avons parlé, tira vivement le pène. Un homme parut, suivi de quelques autres personnes.

Cet homme était Mesmer. Quant à ceux qui venaient après lui, Pierre ne les vit pas. La présence de celui à qui il croyait seulement avoir affaire attira toute son attention.

— Je ne me suis pas réservé le droit d'invoquer Dieu, dit le misérable au fond de son

âme ; c'est le moment de trouver tout en soi, ou je suis perdu !

Mais Mesmer s'était jeté dans ses bras et lui sauvait l'embarras des premières explications. Pierre répondit à ces vives étreintes en excellent comédien, et d'une parole tremblante, affaiblie :

— Vous ! vous enfin ! disait-il, vous !...

— Moi ! moi, qui viens vous délivrer ! moi, que vous avez trouvé fidèle après de si longues années d'absence !...

— Monsieur, monsieur, ajouta le docteur en se tournant vers un officier décoré auquel Pierre se rappela, non sans frémir, avoir déjà

en affaire, venez, venez lui dire qu'il est libre!

L'officier, ou plutôt, à cause du double emploi auquel on affectait le château de Wald-Hust, le gouverneur, homme de haute mine, fit alors quelques pas vers le prisonnier :

— Vos intentions ont été remplies, monsieur, lui dit-il, vos papiers ont été adressés de Vienne au docteur Mesmer. Je viens de lire avec lui des preuves que je suis fâché d'avoir eu trop tard sous les yeux. Je ne vous demande pas excuse d'avoir rempli un devoir impérieux quand je n'avais pas l'honneur de vous connaître, mais aujourd'hui, je vous prie de croire à tout mon bonheur en réparant le

tort dont à ma place tout le monde eût été coupable.

— Monsieur le comte n'a d'ailleurs pas à se plaindre, j'espère, dit triomphalement le médecin de Wald-Hust, qui était bien aise de constater un point essentiel pour lui : il nous est venu mourant et je le rends au docteur Mesmer tiré d'affaire.

— Tiré d'affaire ! s'écria celui-ci que l'entraînement d'une première effusion n'empêchait plus de voir le visage bouleversé de Pierre-le-Tueur, car la surprise, la crainte et les divers sentimens dont était agité cet homme l'eussent rendu en ce moment un

objet de pitié pour tous ; or, Mesmer voyait en lui son ami.

Au cri que poussa le docteur un autre cri répondit, un cri de femme. Pierre tourna ses regards vers l'endroit où il se faisait entendre.

A côté du lit, à sa droite, une main tremblante écartait le rideau ; une femme parut. Le châle noir qui l'enveloppait, comme une longue étoffe de deuil, laissait à peine entrevoir sa taille et jetait hors du buste une figure belle et pâle, dont le fixe regard portait cette je ne sais quelle pensée qui effraie et interroge. A l'action de ce rideau soulevé, à la vue subite de cette femme, pénétrant tout-à-coup comme Pierre lui-même, il y a trois jours, le

malheureux crut à la revanche de la funèbre apparition dont il avait fait précéder la mort du comte. Saisi de terreur, il recula.

— Et quoi ! ne la reconnaissez-vous plus ? dit Mesmer.

— Pardon... la joie... le saisissement... le bonheur de serrer un ami dans ses bras... Je n'y vois plus... mes yeux obscurcis...

A ces mots, que le Tueur entrecoupait cette fois avec une vérité moins jouée, la jeune femme s'avança, attira vers elle le malade, dont elle souleva la tête, et d'une voix qui eût semblé une douce musique au cœur de celui à qui elle croyait se faire entendre :

— Je suis Sara, dit-elle.

Dans le silence qui se faisait autour de cette scène, et quoique à peine articulées, les paroles de la jeune femme furent entendues, distinctes et précises, comme sont entendus tous les mots que l'âme a prononcés avant les lèvres.

— Sara ! quoi ?... Sara, votre belle prophétesse ? votre oracle infaillible ? interrogea vivement et non sans ironie, le médecin de Wald-Hust en s'adressant à Mesmer.

Celui-ci répondit :

— Sara, la constante amie de M. le comte de Grannat

Le prétendu comte écoutait tout ceci en cachant sa tête dans le sein de Sara ; il paraissait chercher à contenir ses sanglots contre ce cœur qui se fût brisé si quelque chose de l'affreux secret eût été connu.

— Sara, la fiancée du noble comte, avait continué Mesmer.

— Et par conséquent, ajouta le commandant, et puisque mon devoir m'a forcé à pénétrer dans votre correspondance, j'ai l'honneur de parler à la veuve de M. le baron de Chazelles.

— Elle-même, que les malheurs du temps ont forcée à quitter la France et à venir cher-

cher en Allemagne l'appui qu'elle devait y rencontrer, répondit Mesmer pour la jeune femme que Pierre retenait toujours.

Mais à mesure que passaient ces paroles, celui-ci, les lèvres collées aux mains de celle qu'il trompait, inscrivait dans sa tête comme dans un memento à consulter au besoin : — *Sara. — Somnambule. — Grande dame. — Veuve Chazelles. — Forcée à quitter la France. — Amie, fiancée du comte de Grannat. — Sujet lucide du docteur Mesmer. — Belle et mélancolique — Vingt-trois à vingt-quatre ans.*

Puis, effrayé de cette récapitulation et des

combinaisons infinies que tout cela supposait :

— Voilà bien des choses et bien de la besogne! pensa-t-il.

V

Non loin du château de Wald-Hust, à peu de distance de la ville frontière, non plus aux bords du Rhin, mais sur la petite rivière de la Schult, dont, en cet endroit, les eaux coulent

promptes et rapides vers le grand fleuve, comme si, plus rapprochées, elles entendaient la voix puissante qui les appelle et qu'elles eussent hâte de se réunir à lui ; là, adossée à la forêt Noire, se trouve une vaste case de bûcheron.

Ce fut autrefois un pavilion de chasse solidement enchâssé dans le sol. C'est aujourd'hui, c'est-à-dire aux jours passés de cette histoire, une demeure où la brique massive est restaurée par de massives planches de sapin, c'est une demeure moitié féodale, moitié agreste, où les seigneurs ont bâti, où les bûcherons ont charpenté, c'est l'ouvrage des hommes qui ne sont plus et de ceux qui vi-

vent encore; mais sur ce total de ruines et de restaurations, la nature aussi a fait sa part.

Les quatre chambres dont se compose cette pittoresque fabrique sont, à l'extérieur, prises sur leurs quatre faces par les lichens, les plantes grimpantes, les convolvulus, les clématites, les lierres verts, les vignes sauvages et quelques ceps de jardin plus robustes qui, mal disciplinés par la serpe, s'étendent de toutes parts portant leurs grappes au sommet de cette verdure envahissante, hors de la portée des hommes, à la portée des oiseaux du ciel qui ne s'en font pas faute, et qui s'égaient à émietter leur repas et à jeter à toutes les brises leur chant de dessert.

A les voir là si gais et si bien chez eux, à voir la maisonnette enserrée dans son inextricable treillis de lianes et de bois tordus qui des murailles s'élancent aux toits, qui des toits montent aux sapins où ils se nouent à triples nœuds, un poète romantique ne manquerait pas de comparer ce singulier cottage à quelque volière gigantesque attachée par des cordelettes, retenue par des câbles, enserrée dans un filet dont, pour le moment, le poids a fait courber les branches jusqu'à ce qu'elle touchât le sol ; et, lorsque le vent qui vient des profondeurs de la forêt agite l'arbre de la tige au sommet, et que les guirlandes entrelacées, les festons sans fin allongent et raccourcissent leur verdure élastique, une imagination un peu lancée pourrait croire que la

cage immense va s'enlever et suspendre enfin entre la terre et le ciel les nombreuses couvées de ses hôtes.

Cette rustique demeure a été prise à loyer par Mesmer, qui a pensé qu'en un lieu si bien choisi, la convalescence de son ami serait moins longue et ses forces plus vite revenues.

L'illustre docteur croit, et peut-être ne croit-il pas à tort, que toute cette sève, qui est hors de soi, s'assimile à soi, et que vivre au milieu d'une végétation loyale et riche, c'est chercher et prendre une santé riche et florissante.

Mais ici, Pierre-le-Tueur est malade, non

pas plus qu'il ne le paraît, mais plus malade que lorsqu'il s'est tant aidé à le devenir, quand il a conçu l'horrible pensée qu'il a mise à exécution.

Pierre n'est pas converti toutefois, car c'est désormais un homme enveloppé de son enfer : il est blessé au cœur, on n'oserait dire d'amour, on ne saurait dire seulement de désirs ; Sara est belle, mais c'est moins de cette beauté qui enflamme que de cette beauté qui attire, c'est de cette beauté religieuse qui fait du corps le revers de l'âme, qui donne au regard la puissance, au geste la majesté qui force à se ranger au passage d'un femme, et à regarder ensuite comme si quelque trace lumineuse devait rester après qu'elle a passé.

Auprès de Sara, Pierre est comme le réprouvé, qui de son brasier voit ouverte une porte du ciel dont il ne touchera jamais le seuil.

Depuis tantôt huit jours qu'il habite sous le même toit que la jeune veuve, combien de fois il a conçu la pensée de souiller tant de pureté ! Mais un coup d'œil de cette femme l'intimide, un signe de sa main le contient, et si les bras du meurtrier l'étreignent et la rapprochent de son cœur, quand elle se penche vers lui, confiante et bonne, et qu'elle l'appelle si doucement « Georges ! » cet homme sent ses membres se glacer, il lui semble qu'à cette appellation, Georges, l'assassiné, a entendu en effet, et qu'il se place entre elle et

lui. Il se contient cependant et reste, mais alors la force du supplice qu'il subit ferait gémir et crier un autre que lui.

Aussi, que la jeune femme soit partie, car elle est devenue la ménagère de leur retraite, que la voix de Mesmer l'appelle et qu'elle quitte la place, Pierre s'échappe, court par les bois, gravit les plus rudes pentes, remonte la Schult dans laquelle il trempe ses mains pour en porter l'eau froide à son front; malheur alors si quelque daim s'élance à côté de lui! malheur si, sur sa tête, quelque ramier prend son vol! d'un geste, il saisit une pierre, arrache une branche; il poursuit et cherche à atteindre tout ce qui vit, et est heureux de vivre.

Une fois, dans un de ces momens de jalouse fureur, de courroux désespéré, son pied posa sur une vipère qui se dressa contre lui. Il la prit avec rage et la fit tourner rapidement pour l'écraser contre un arbre; mais, par une réflexion soudaine, il la lança loin de lui :

— Vis et tue ! s'écria le damné.

Mais pourquoi subissait-il son incessante torture? Pourquoi restait-il? Qui l'empêchait de fuir maintenant? Il n'avait voulu que cela d'abord; d'où vient qu'il voulait autre chose? Huit jours s'étaient passés sans que rien eût été découvert, un mot ne pouvait-il le trahir? Un sentiment, une parole en désaccord avec des actions passées qu'il ignorait en

partie, quoiqu'il s'efforçât d'en acquérir le secret une à une, ne pouvaient-ils le perdre? Sa santé revenue ne pouvait-elle faire disparaître cette ressemblance qu'avaient faite non seulement l'âge, l'exactitude des lignes, mais encore la pâleur de la misère, celle de l'effroi d'une condamnation, et, plus tard, une diète calculée ?

Nous l'avons dit, Pierre aimait ; il aimait comme il pouvait aimer sans que rien de lui pût échapper à sa nature perverse, toutefois il aimait, et aux momens où lui venait la pensée de fuir, il se disait : — A demain !

Pourquoi d'ailleurs ne poursuivrait-il pas la chance heureuse que lui offrait la fortune?

— Je suis maintenant le comte de Grannat, disait-il un jour qu'il avait été cacher sous l'épaisseur des taillis une de ses turbulentes pensées; je suis le comte de Grannat! Je garderai le nom que je me suis donné. Je l'ai acheté trop cher pour m'en déposséder si facilement!

Et aussitôt sa pensée incessante, la forte pensée de son cœur, non pas celle de son salut ni de son ambition le reprenant, il s'écria :

— D'ailleurs, n'aimé-je pas Sara? elle est ma fiancée! elle sera à moi!... Mon passé est enseveli désormais; un présent nouveau commence?

— Oui, un présent nouveau commence pour nous ; mais, dites-moi ! Georges, pourquoi commence-t-il si tristement ?

Pierre se retourna ; la jeune veuve se trouvait placée derrière lui.

V

Sara, avons-nous dit, s'était trouvée derrière Pierre-le-Tueur au moment où celui-ci pensait être seul.

— J'ai donc parlé haut? s'écria-t-il, trem-

blant en son cœur et toutefois s'efforçant de garder, en le modifiant, le sourire qu'avait d'abord jeté sur ses lèvres le mouvement de joie, d'ambition et d'amour qu'il venait d'avoir.

— Oui, répondit la jeune femme, j'ai entendu quelque chose de vos dernières paroles... à moins que la faculté dont je suis douée ne se conserve encore dans la veille et que mon oreille croie avoir écouté ce qui s'est dit en votre conscience.

— Ma conscience!... Sara croit donc toujours qu'elle peut écouter et entendre au fond des consciences? dit Pierre, qui quoique rassuré était, malgré lui-même, appelé à interroger la jeune femme sur cette faculté dont un se-

cret pressentiment lui faisait redouter la clair-voyance, bien qu'il s'efforçât de n'y pas croire.

— Sous la main de Mesmer, oui, répondit Sara.

— Ainsi Mesmer, est autant avec vous que moi-même !

— Autant peut-être, Georges, mais autrement sans doute... Vous savez, d'ailleurs, comment cela s'est fait.

Pierre ne le savait pas.

— Seriez-vous jaloux de notre bon doc-

teur? dit-elle ensuite après avoir attendu une réponse... Vous ne sauriez l'être...

— Je suis jaloux de tout ce qui, dans ton cœur, n'est pas moi! oui, jaloux de Mesmer même! jaloux surtout de...

Il allait dire :

— Jaloux de cet autre homme que tu nommes sans cesse! Jaloux de lui à ce point que, pour te punir, il me prend des colères à te saisir au corps et à te crier : Je ne suis pas Georges!... Entends-tu? Je ne suis pas Georges!... Je l'ai tué celui que tu aimes!

Mais il s'était arrêté et, appuyé contre un

arbre, de ses mains il cachait son visage. Sara s'approcha doucement de lui.

— Depuis que vous avez été malade, Georges, vous vous montrez souvent ainsi. Cela m'afflige... Je cherche à vous comprendre et je ne le puis pas... Avez-vous quelque secret qui doive m'être caché? Ma vie d'épreuves n'est-elle pas finie? Que me faut-il croire?... Vous m'aimez... Oh! certes, vous m'aimez, vous m'en avez donné tant de marques!... Et pourtant quelquefois... il faut enfin vous le dire!... je ne sais ce qui se passe en vous... je ne sais ce qui se passe en moi... Tenez, quand vous me regardez comme à présent... quand votre main me serre comme à cette

heure... oui, Georges! je suis tentée de fuir; et pourtant, n'est-ce pas, vous m'aimez?

— En doutes-tu? Sara! s'écria Pierre, dont le regard se fit si caressant que la jeune femme baissa la paupière.

— Eh bien! sais-tu... il faudra partir d'ici... Ici, je suis mal, quoique tout y paraisse riant... Ici, mon âme est à la gêne, quoique rien ne soit plus beau que nos fleurs, plus frais que ces rives, plus majestueux que ces chênes et n'aille plus droit au ciel que ces sapins... Ainsi, quand je t'accuse, peut-être faut-il chercher en moi-même et autour de moi la cause du sentiment de profonde tristesse qui me saisit souvent...

Et après un moment d'intérieure interrogation que Pierre n'osa pas interrompre :

—Faut-il croire ce qu'on dit ? Est-il bien vrai que ceux dont la nature est semblable à la mienne frémissent quand ils sont sur les traces d'un crime ? Est-il bien vrai que leur pied ne saurait toucher contre une terre remuée sur un cadavre sans qu'un froid de glace leur vienne au cœur... Sous ces arbres, dans le creux de ces rochers, y a-t-il quelque victime dont un assassin aurait caché la trace?... Ici, j'ai froid ! ici, j'ai peur !... peur !...

— Peur, sur mon sein ?

— Même là, mon Dieu !... même là !

Le Tueur avait reçu Sara dans ses bras, et il courbait contre sa poitrine la tête, en ce moment si belle et si expressive, de la jeune femme; de ses larges vêtemens, il l'enveloppait. On eût dit qu'il voulait la cacher à quelque regard ennemi; mais, en réalité, c'est que lui-même se cachait d'elle.

Si, après la parole qu'elle avait prononcée, elle l'eût regardé, elle savait tout.

— Allons! dit-elle un peu après, j'ai des momens de folie... des pensées dont je ne saurais me rendre compte. — Chassons cela! continua-t-elle ensuite avec un sourire d'ange, accompagné d'un geste d'enfant.

Pierre saisit sa main. Il dit :

— Tu n'appartiens pas assez à la terre, Sara... Il faut revenir aux choses de ce monde, vois-tu !

Ses lèvres se rapprochèrent de celles de la jeune femme.

Mais Sara, étonnée, incertaine, se dégagea rapidement.

— Et ce qui est promis, dit-elle, Georges ! ce qui est promis !

Comme un voile de pudeur, elle avait fait descendre ses paupières sur ses yeux ; son doigt s'était posé sur ses lèvres comme pour

les défendre. Mais bientôt ce doigt s'écarta afin de laisser passer un sourire d'amitié et de pardon.

— Ami, tu as raison... Il faut revenir aux choses de ce monde, dit-elle... Songeons donc aux soins qui me réclament.

Et la veuve du baron de Chazelles alla à quelques pas de là prendre une de ces cruches poreuses et légères à soulever, que les jeunes femmes de Wald-Hust savent si bien et si coquettement porter sur leur hanche.

— Nous avons un thé ce soir, dit-elle. Mesmer reçoit ses amis... l'avez-vous oublié ?

— En effet, ce rendez-vous de conversa-

tion était sorti de ma mémoire... Vous savez que je n'ai pas voulu encore assister à ces réunions. Les querelles de nos deux docteurs me fatiguent, s'il faut le dire.

— Oh! ce soir, venez-y... Peut-être seriez-vous fâché de n'y être pas venu.

A ce moment, une voix appela Sara : c'était celle de Mesmer. La jeune femme se baissa, emplit son vase, et se faisant aider à le poser comme il convenait pour qu'il fût d'aplomb, elle s'en alla par le taillis, penchant sa belle taille, arrondissant son bras autour de son fardeau et ressemblant, pour un croyant, à quelque apparition biblique, pour

le Tueur, à une belle statue grecque échappée de son piédestal.

— Quelle est belle ! dit-il en la suivant de toute l'ardeur de son regard.

Elle avait à peine disparu que Pierre était entré dans le petit golfe que la rivière avait formé. Là, de ses deux mains jointes et creusées, il puisa à l'endroit où l'eau était encore agitée, à la place où les doigts de Sara s'étaient plongés.

— Si elles pouvaient me régénérer, dit-il, si elles pouvaient me purifier et me rendre semblable à elle !

Et il buvait avec avidité.

Mais le calme étant revenu sur cette onde un instant troublée, Pierre, penché comme il l'était, vit son image ; il se rappela Georges et s'enfuit.



VI

Et cependant, une demi-heure après, Pierre se trouva dans la chambre que Mesmer avait décorée du nom de salon. Sara ne lui avait-elle pas dit : — Venez-y... peut-être seriez-vous fâ-

ché de n'y pas être venu. Mesmer, sans doute, y ferait quelque révélation promise à ceux avec lesquels il était entré en amitié, et, il faut le dire, en controverse.

Quelque intérêt que l'on suppose qu'ait le Tueur de tout apprendre, peut-être ne le suppose-t-on pas si grand qu'il l'est en effet et qu'on le découvrira par la suite. Aussi, toute réflexion faite, et hardiment, il alla tenir sa place parmi les convives, recevant avec une dignité parfaite et un ton de remarquable convenance les complimens que ne manquèrent pas de lui adresser les nouveau-venus.

Pour toute précaution, il avait adossé sa chaise contre la croisée; ainsi, le visage dans

l'ombre et les auditeurs en face de lui, il voyait, et, lui, n'était vu qu'imparfaitement.

Quoique nous n'ayons pas besoin d'être plus vrais que les événemens, plus probables que les faits, il est ici une circonstance sur laquelle nous arrêterons scrupuleusement le lecteur et de laquelle nous n'avons pas occasion de parler encore.

C'est que le comte de Grannat et maintenant celui qui porte son nom, l'un et l'autre, disons-nous, n'étaient plus d'une jeunesse que pourrait faire supposer l'amour de Sara. Pour ceux qui connaissaient la vie du comte et pour ceux qui auraient pu se vanter de connaître celle de Pierre, ces deux hommes étaient au

delà de quarante ans ; mais ceci confié, il faut s'empresser de dire qu'aucun homme, excepté ces deux semblables , ne portait plus vertement son âge mûr. Chez tous deux, l'énergie d'une nature largement dotée, chez Pierre la sève des passions fortes, chez M. de Grannat la volonté du bien, qui est aussi la passion forte des belles âmes, avaient pour ainsi dire donné à leur existence une puissante trempe. De plus, les épreuves de leur vie militante, épreuves bien différentes certes, mais des deux parts énergiques , leur avaient acquis cette haute tenue et avaient donné à chacun ce coup d'œil presque guerrier qui, lorsque vous êtes jeune , font avancer l'âge , qui , lorsque vous approchez de la vieillesse, le font rétrograder.

Leur taille était grande et fière, les lignes correctes de leur visage étaient nobles, leur front était élevé, et si, chez Pierre, aux masses ondulées de cheveux que retenait le ruban dont la mode prescrivait alors l'usage, se mêlaient quelques rares cheveux blancs, — ce qui n'existait pas chez M. de Grannat, — ceci pouvait s'attribuer aux derniers événemens et à la rude vie d'émigré qu'il était supposé avoir menée depuis qu'il avait quitté la France et avait été séparé de Sara.

Tout autre motif à part, est-il donc étonnant que la jeune femme, dont la nature mélancolique et tout intérieure est connue, ou du moins devinée, se fût prise à aimer le comte de Grannat de l'affectueux et saint amour que pouvait

donner une âme comme la sienne, amour qui pour les femmes semblables à elle participe de la maternité, sans tenir compte de l'âge de celui qu'elles aiment, parce que, s'il n'est pas toujours le bonheur, il est souvent la consolation et en tout temps l'espérance.

Les choses ainsi réglées avec le lecteur et sans nous arrêter aux inutiles détails d'une conversation entamée près de la table à thé, et aussi, pour être exact, autour du pot de bière classique en Allemagne, nous entrerons dans le dialogue par l'endroit précis qui nous intéresse et se lie aux événemens dont il faut nous tenir au courant.

— Or, sachons donc vos aventures, mon-

sieur Mesmer ; sachons comment il se fait que vous, merveilleux inventeur du baquet magnétique, de la baguette dominatrice que vous étendiez sur la tête de vos malades, de la chaîne de vos initiés se communiquant leurs crises comme l'étincelle électrique se communique à ceux qui se tiennent par la main, fussent-ils dix mille ; sachons, dis-je, comment il se fait que vous, qui nous assurez avoir eu connaissance des procédés de Puységur avant que Puységur les eût trouvés, vous ayez employé un si grand appareil de décorations au lieu du procédé si simple du magnétiseur sur le magnétisé ? que vous vous soyez mis en si grand frais de spectacle au lieu de vous contenter, comme on le fait à présent, d'un tête-à-tête sans embarras ?

— Médecine occulte pour médecine occulte, continua l'interlocuteur qui avait pris si vivement la parole, celle-ci avait du moins l'avantage de n'aller pas plus loin que le lit du malade et de ne pas convoquer toutes les fièvres d'un royaume pour guérir d'un seul coup un peuple de fiévreux.

A cette attaque on a dû reconnaître le médecin de Wald-Hust. Autour de lui et de Mesmer un cercle attentif écoutait.

On le voit, les deux adversaires en étaient venus à ce point où la parole qui s'échappe de part et d'autre pourrait se comparer aux bottes vives et serrées que deux duellistes échangent sur le terrain.

Mesmer avait plus d'une fois vigoureusement répondu ; mais aux derniers mots dont on venait de le harceler, il se leva ; ses joues qui, dans le débat, s'étaient animées, devinrent pâles; ses lèvres, qui avaient souri, tremblèrent convulsivement; il porta la main à son front et l'en détacha comme s'il eût voulu repousser loin de lui une pensée accablante. Ses yeux parurent humides, et une larme s'arrêta au bord de sa paupière.

Chacun pouvait voir que l'adepte éprouvait en ce moment une profonde douleur.

Et en effet, quelque chose de cette amertume qui vient à l'âme des inventeurs torturait alors la sienne. On venait de renouveler en

lui-même le tumulte de ceux qui ont agité une grande question entre eux et Dieu. Il resta ainsi quelques secondes.

— Et ce moine qui trouva la poudre à canon, dit-il tout-à-coup, croyez-vous qu'il n'ait pas tremblé avant de livrer au monde sa découverte ? et l'homme immortel de Mayence, pensez-vous qu'il n'ait pas eu peur en donnant l'imprimerie à la science et à l'esprit de liberté? et le hardi navigateur qui chercha un monde pour la civilisation, croyez-vous qu'il n'eût pas brisé son gouvernail et ployé sa voile s'il eût su qu'il cherchait des martyrs pour les auto-da-fé d'Espagne?...

Les grandes découvertes ne se font-elles pas aux risques et périls de l'humanité?...

Que me parlez-vous du tête-à-tête du magnétiseur et du magnétisé! C'est là ce qui m'a fait peur...

Le magnétisme est l'acte du médecin sur le malade; mais quand le somnambule obéit, le magnétisme peut devenir l'acte du confesseur sur le pénitent.

Le magnétisme peut régénérer le monde; mais il peut le bouleverser! C'est la puissance des anges, c'est celle de Satan! remède ou poison, suivant l'homme qui l'exerce...

— Ah! si l'on en avait fait un sacerdoce! poursuivit l'adepte, dont la parole entrecoupée et fiévreuse en quelque sorte s'échappait comme peut s'échapper la parole d'un homme

que de vives images effrayent et exaltent tour à tour et qui marque et fait suivre du doigt l'avenir à ceux qui l'écoutent dans le présent.
— Ah! si le magnétisme avait été livré seulement aux vieillards éprouvés! Mais non, il est aux mains de la force, de la jeunesse! l'âge des désirs, celui de l'ambition s'en peuvent emparer!... C'est là ce qui m'a fait peur, vous dis-je!...

Eh quoi! vous commandez à cette jeune fille, et elle obéit! vous ordonnez à cette jeune épouse, et elle devient docile! vous prescrivez à cet homme qui a la confiance publique de répondre, et il répond! de vous livrer ses secrets, et il vous les livre! de fouiller dans les mystères de la vie d'autrui, et ces mystères sont connus!...

Eh quoi! il est une science par laquelle toutes les plaies cachées se montrent; par laquelle tous les déshonneurs prudemment ensevelis peuvent, à la voix d'un homme, remonter à la surface!...

Où se cachera donc la famille humaine? Oh! que le père, que l'époux et la mère tremblent!... (3)

Mon Dieu! mon Dieu! c'est pourtant une belle et sainte chose; mais avec la science du médecin, il faudrait l'étole du prêtre; il faudrait, le zèle de l'apôtre et l'âme ferme de l'honnête homme!

— Beau plaidoyer en faveur de son système que l'épouvante qu'il occasionne à son

grand pontife! dit tout bas à quelqu'un le docteur de Wald-Hust, enchanté de l'apparente contradiction de l'illustre magnétiseur.

Et cependant celui-ci était tombé plutôt qu'il ne s'était assis sur le siége qui était auprès de lui. Sara essuyait filialement la sueur qui découlait du front de Mesmer.

— En allant en France, continua l'adepte avec plus de calme, et au risque de ma réputation peut-être, je voulus entourer le magnétisme d'appareils imposans; avoir, comme vous l'avez dit, monsieur le docteur, et comme je le voulais, d'après mes idées, un public de malades. Le baquet déguisait et ne trompait pas (4). Le spectacle adroitement décoré

sauvait du tête-à-tête dont j'aurais redouté de donner l'exemple... Quant à la chambre des crises, si moquée, n'était-elle pas une garantie contre le danger si redoutable du seul à seul?... Mon effroi vous explique donc le parti pris de ma première méthode, s'il ne la justifie.

Arrivé là, Mesmer fit une pause; il descendait, pour ainsi dire, les degrés de l'exaltation.

— Et maintenant, reprit-il, m'en voilà venu à vous expliquer la première cause de ma détermination; pourquoi je n'ai voulu ouvrir que la moitié de la main quand je pouvais l'ouvrir tout à fait pour en laisser échap-

per la science entière; pourquoi, arrivé sur le seuil de la grande découverte, j'ai été saisi d'effroi. M'en voilà venu à vous conter à quel moment, en quels lieux et par quels personnages l'action du magnétiseur sur le somnambule m'a été révélée.

C'est ici l'histoire de ses dangers, en même temps que celle de ses bienfaits. — C'est aussi l'histoire de ma vie et le commencement de mes aventures. Ecoutez!

Chacun se fit attentif; cependant, au lieu de parler, Mesmer s'était appuyé sur Sara, le front courbé vers la terre. Celle-ci fit un signe à Pierre, mais elle ne fut pas comprise. Elle sembla s'en étonner comme si, en d'autres

temps, ce signe eût eu entre eux une signification précise.

— C'est étrange ! dit-elle.

Et posant doucement la main de Mesmer sur l'appui du fauteuil où il se trouvait, madame de Chazelles s'approcha de la croisée dont elle ouvrit l'unique volet. Alors les vives senteurs de la forêt et les pures émanations des plantes pénétrèrent à la fois.

Mesmer se redressa peu à peu ; le calme renaissait en lui, ses joues se colorèrent de nouveau. Sa paupière s'était baissée quoiqu'il eût l'air attentif à quelque chose qui, de l'extérieur, venait à lui.

— Que fait-il ?... dit le médecin à voix basse.

— Il écoute, répondit doucement Sara.

— Qu'écoute-t-il ? tout est dans le silence.

La jeune femme montra le parterre de fleurs dont quelques riches tiges dépassaient l'appui de la petite croisée, apportant de plus près les divers parfums de leurs espèces.

— Il appelle ceci son buffet d'orgue, dit-elle. Voilà ce qu'il écoute.

— Rêveur ! reprit le médecin, mais si bas qu'il se parla presque à lui-même et qu'en haussant les épaules dans son habit de bou-

racan empesé, l'étoffe fit plus de bruit que ses paroles.

— Heureux qui rêve ! riposta Mesmer en ouvrant les yeux, mais sans les porter sur son antagoniste.

Il regardait devant lui ; ses traits mobiles avaient repris leur sérénité ; il souriait comme on sourit aux premières pages d'un livre où passent les images riantes et les jeunes souvenirs.

— Or, je commence, continua-t-il.

Et au même instant, prenant son air d'homme du monde :

— La séance sera longue.

Il y eut entre tous les auditeurs un échange de regards. On se recommandait l'attention ; chacun demeura immobile. Pierre seul peut-être fut ému.

FIN DE L'INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE.

LE MAGNÉTISME CHERCHÉ DANS LA LUNE.

C'est une chose solennelle et terrible qu'une thèse à soutenir en Allemagne! En France, c'est seulement une affaire de forme, une recherche dans quelque in-folio médical dont

on refait le style et dont on reprend en sous-œuvre la phrase, travail qui n'empêche ni l'élève qui le fait, ni le docteur qui le juge de penser à ses autres affaires, comme on dit à Paris d'une chose qui ne préoccupe pas autrement.

En Allemagne, une thèse est la cocarde qu'il faut à tout jamais clouer à son bonnet doctoral. Le médecin imberbe doit, pour ainsi dire, y faire entrer toute sa vie à venir, se donner en entier lui-même. Sur le seuil des fonctions nouvelles qu'il va remplir, il doit se montrer comme un capitaine de navire en partance; l'amirauté des médecins veut savoir où le nouveau docteur doit cingler :

sera-ce aux terres inconnues? sera-ce aux terres explorées?

Quand vint mon tour, je jetai mon gant au monde médical dans une thèse dont le latin un peu naïf commença par égayer nos puristes en attendant qu'ils pensassent à me combattre : je devrais plutôt dire à me persécuter.

De planetarum influxu, avais-je inélégamment écrit sur mon drapeau inaugural; l'influence des planètes! s'écria-t-on; les rêveries renouvelées du seizième siècle! et tout d'abord on m'envoya, comme l'Astolphe d'Arioste, chercher ma raison dans la lune, moi qui voulais y aller chercher la santé de l'homme.

Après les tracasseries que me causa cette thèse audacieuse, après les vives discussions à l'occasion desquelles firent alliance contre moi le médecin de Marie-Thérèse et un autre savant, jésuite et médecin à la fois, ce qui double l'entêtement d'un homme de la force d'un persécuteur ; après, dis-je ; la guerre acharnée à propos de laquelle le père Hell, puisqu'il faut le nommer, montra un caractère si peu digne d'un religieux et d'un saint, quoiqu'il fût l'un et passât pour être l'autre, ce qui, par parenthèse, ne nuisait pas à l'agrandissement de sa clientèle médicale, je me résolus à voyager quelque temps et à visiter dans ma route les doctes célébrités du nord et du midi de l'Europe pour ne revenir à Vienne que détrompé ou apôtre.

Je sentais, je comprenais en moi-même que j'étais sur la voie d'une découverte utile à l'humanité.

Peut-être m'étais-je trop pressé de réduire en doctrine les prémices d'une science dont la révélation n'était pas encore entière, mais quelque chose parlait dans mon âme qui était comme un encouragement de marcher en avant.

J'avais cherché dans la science moderne, mais aussi j'avais cherché dans la science antique.

J'avais vu qu'à l'aide des secours actuels, la médecine se faisait de plus en plus matéria-

liste ; au lieu de redescendre les siècles, j'en avais remonté le cours jusqu'au temps où la médecine tenait au culte, c'est-à-dire que j'avais été de la guérison par le médecin aux miracles des prophètes.

Avec le secours des grands ouvrages d'autrefois, maintenant négligés ou tout à fait inconnus, j'avais voulu établir que les corps célestes qui se meuvent dans l'espace, en vertu de la même force qui produit leurs attractions mutuelles, exercent une influence sur les corps animés (5), et comme rien n'est plus délicat et plus sensible dans les corps animés que le système nerveux, j'avais été conduit à penser que le fluide subtil qui pénètre tous les corps et remplit l'univers, pouvait être porté

dans les nerfs à l'aide de la pierre d'aimant, dont je m'étais fait un conducteur naturel, à peu près comme, depuis lors, on s'est servi de la flèche du paratonnerre en appelant le flux électrique à l'extrémité de sa pointe d'or :

Je tenais le magnétisme minéral !

Mais quand je me vantai de ma découverte, quand je voulus l'appliquer, je vous l'ai dit, Hœrck, le médecin de l'impératrice, me traita de visionnaire avec mes astres, et le père Hell, de plagiaire avec mes aimans.

Ce fut à ce moment que je pris la résolution définitive de cesser la lutte et de quitter Vienne.

Ceci se passait en 1769, j'avais trente-trois ans alors, l'âge où le Christ accomplit son œuvre, l'âge d'action pour les hommes, époque fatale, passé laquelle toute renommée qui ne se fait pas ne se fera plus.

Aussi, malgré mon peu de ressources pécuniaires, je me mis en chemin.

Mon équipage se composait d'une paire de gros souliers ferrés, d'une culotte de velours rayé, d'une veste boutonnée jusqu'au menton, d'un havresac qui renfermait mes manuscrits et mes aimans ; le dernier habit complet avec lequel je faisais mes visites à Vienne enveloppait une paire d'escarpins à boucles d'argent; j'emportai de plus le pommeau de ma canne de

cérémonie, ciselure d'or très remarquable que je me proposais de visser sur quelque jonc de rencontre dont je trouverais à m'accommoder dans les villes où il me faudrait m'arrêter et être le docteur Mesmer et non point Mesmer le pauvre voyageur.

Ce n'est pas que ma ceinture ne fût assez bien garnie, mais je marchais à pied faute de savoir combien durerait ma course; j'épargnai sur le voyage pour avoir moins de gêne pendant le séjour.

Je ne dirai ni mes belles espérances ni mes riantes méditations en route. Ce fut le temps le plus heureux de ma vie!

J'étais comme un navigateur qui va cher-

cher des contrées inconnues et qui obéit au sentiment secret qui le pousse jusqu'à l'endroit prédestiné où il doit prendre terre

Les perspectives et les horizons qui se déployaient dans ma pensée ne me semblaient pas plus difficiles à atteindre que ceux dont la nature étalait les grandes lignes devant moi sur une route pittoresque et que l'automne faisait toujours riche et parée.

Quand un paysage me plaisait, je m'y arrêtais. Je faisais, pour ainsi dire, faire séjour à mes rêves qui empruntaient quelque chose de la beauté des lieux et me faisaient me réjouir comme s'ils eussent été plus solides parce qu'ils étaient plus rians.

Il m'arrivait aussi parfois de faire halte pour entreprendre la guérison de quelque malade dont je prenais le sort en pitié ; mais alors il me fallait défaire le havresac et déployer l'habit noir sans lequel personne n'eût consenti à être guéri par moi.

Si j'avais du bonheur dans mes cures, je prenais ceci comme un encouragement de la providence et je disais en moi-même : C'est bien ! voilà que Dieu me paie mes visites.

En quittant Vienne, j'avais pris à l'ouest. Ma course rêveuse était assez semblable à la promenade d'un poète qui va cherchant les strophes de quelque noble pièce de vers, ce

qui, l'on s'en doute, ne m'avait pas fait avancer vite.

Ce ne fut qu'aux feuilles jaunies que je m'aperçus que je m'attardais, et je ne devinai que nous étions en novembre que lorsqu'il me fallut glisser un gilet sous ma veste et acheter un manteau pour mettre par dessus.

Cette circonstance m'obligea à regarder le fond de ma bourse et me fit faire la juste réflexion, qu'épargner son argent en prolongeant son voyage, c'est faire une grosse dépense. Je pris alors une voiture, et j'arrivai à Copenhague à la Noël de 1770.

J'ai oublié de dire pourquoi je m'étais dirigé

vers la capitale du Danemarck ; c'est le moment de l'expliquer.

Au commencement de mes recherches, je m'étais mis en correspondance avec quelques illustres du temps.

Tous ne me répondirent pas ; d'autres me répondirent pour me réfuter ; d'autres encore pour me railler un peu. Parmi ceux qui me firent cet honneur de la manière la plus brillante se distingua le jeune docteur Struensée.

On ne saurait mettre plus d'esprit pour dire à quelqu'un qu'il se trompe ; on ne saurait réfuter plus solidement, se jeter plus hardiment dans le champ des hypothèses pour

suivre la vôtre, bâtir avec plus de splendeur un monde de merveilles à côté de celui que vous avez créé pour faire ressortir ensuite le coup de hache brillant qui doit abattre tout cela.

Mais pourtant, malgré sa fougue, en cherchant à tout faire tomber, il arrivait souvent à mon jeune antagoniste de laisser quelque chose debout; mieux que cela, quand je voulus réunir les lettres qui m'avaient combattu, je trouvai mon système plus fourni de preuves qu'il ne l'était avant cette discussion animée.

Sceptiques, railleuses, incroyantes, les pièces de ce procès que Struensée voulait instruire contre moi le forçaient à une enquête sur sa propre science; matérialiste, presque

athée, afin de me suivre, il lui falut examiner ma croyance. et, quand il en fut là, remonter avec moi des époques où Voltaire et Helvétius donnaient le ton, à celles où écrivaient les penseurs et les croyans que la grande science a laissés.

Ce fut d'abord une pluie d'épigrammes à faire la réputation d'un homme qui n'en aurait pas eu une; des choses charmantes à répéter aux petits soupers des esprits forts dont la France donnait le spectacle à l'Europe; mais comme j'insistai pour être pris au sérieux, comme j'en appelais du sceptique au contemplateur, il fallut bien que mon homme passât à côté de toutes mes vérités; or, quand on passe à côté des vérités, on s'y accroche.

Je l'espérais du moins, quand tout à coup la correspondance cessa.

Je m'en fâchai d'abord comme si j'avais été dédaigné.

Pourtant mon amour-propre, qui, je l'avoue, m'a souvent été un grand consolateur, me disait tout bas que le docteur danois ne me répondait plus parce qu'il commençait à être convaincu.

Tout naturellement donc, le premier médecin en renom que je voulais visiter dans mon pélerinage, ce fut celui-là; car si je me trompais sur les convictions que je pouvais lui avoir inspirées, je trouvais du moins en lui le savant qui avait le plus combattu mon système,

et, par conséquent, celui qui m'en avait le plus parlé.

Je n'ai pas besoin d'expliquer à ceux qui ont éprouvé le sentiment paternel des découvertes, combien ce motif est suffisant pour justifier une préférence.

Je ne passai qu'une nuit à l'hôtel; le lendemain je pensai à me caser.

Les lettres de Struensée m'avaient appris sa demeure; je cherchai assez près de là un logement meublé qui convînt à l'état actuel de ma fortune. J'eus le bonheur d'en trouver un non seulement bon marché, mais encore conforme à mes idées d'indépendance.

C'était un rez-de-chaussée qui tenait à une grande maison sans se trouver sous la clé commune des locataires. Ç'avait été une petite boutique avec ses dépendances, mais le déplacement d'industrie qui arrive assez souvent dans les capitales où des rues se font vieilles et inhabitées à mesure que s'élèvent de brillans quartiers, ce déplacement avait nui à la rue d'Odensée, et la petite boutique ne se louant pas, avait été transformée avec assez de goût en appartement meublé.

Il n'est pas inutile de dire la disposition de cette sorte de petite maison que j'allais avoir à moi tout seul.

D'abord, on n'entrait plus par la boutique ;

la boiserie de l'entrée avait été fortement clouée et peinte de façon que le plein-cintre et la vitrière en petits carreaux, sur laquelle se drappaient deux rideaux de serge écarlate, figuraient assez passablement une de ces larges ogives de château seigneurial par où le jour entre à flots.

A dix ou douze pieds de là et vis-à-vis cette croisée, présentaient leurs deux faces deux armoires à rayons qui avaient servi à tenir les marchandises, et qui maintenant, appuyées de chaque côté contre les murailles latérales, tenaient lieu de corps de bibliothèque.

L'espace assez large qui les séparait pouvait passer pour l'entrée d'une alcôve, et

cet intervalle était rempli par un rideau, aussi de serge écarlate, qui cachait un vieux lit de chêne noir assez grossièrement sculpté, mais d'un bon effet.

Le reste de l'ameublement répondait à ceci : tout était propre et lustré, et avec un peu d'imagination, c'est-à-dire en supposant derrière soi de beaux jardins et en avant de soi deux tours et un pont-levis, on eût pu se croire dans l'antique chambre d'un vieux manoir.

Cette pièce était précédée par une autre moins grande, laquelle autrefois était la chambre à coucher, mais qui, aujourd'hui, servait d'entrée et donnait sur la rue, car le pro-

priétaire, dont l'industrieuse adresse était si bien parvenue à déguiser la boutique intérieurement, avait fait couper en porte l'ancienne croisée de cette pièce-ci.

Là se bornait tout le logement, mais en faut-il davantage pour un ménage de garçon? Une chose me plaisait dans ceci, c'est que je sortirais et rentrerais à ma fantaisie et ne serais sous l'œil de personne.

Je ne m'étais point encore informé du docteur Struensée. J'ai dit que j'avais son adresse, je me proposais d'aller le voir lorsque je serais installé.

Je donnai d'abord un petit air scientifique à ma belle chambre. Je garnis de manuscrits

deux tablettes de chacune de mes armoires et j'y déposai aussi plusieurs pierres aimantées, tout cela en attendant que j'eusse pris à l'académie de chirurgie quelques belles pièces préparées pour orner les planches qui restaient vides. Je drapai le rideau du fond qui masquait le lit et fis tomber celui de l'ogive par laquelle on voyait la rue, de façon que ma chambre avait une teinte pourpre du plus bel effet, et qnand un rayon de soleil venait frapper la vitrière, j'étais vraiment dans une gloire.

Ces détails ne sont pas inutiles pour comprendre ce qui va suivre.

Après que cet arrangement fut fait, je passai quelques jours à me préparer à l'entrevue que

je désirais; je m'armai de ma théorie, et disposé comme un étudiant qui va fièrement passer son examen, un après-midi je m'acheminai vers la demeure de Struensée.

— Struensée? me dit d'un air moitié mécontent, moitié étonné le vieux domestique qui vint ouvrir.

— Oui, le docteur Struensée, répétai-je. N'est-ce pas ici qu'il demeure?

— Le maître des requêtes de Struensée, riposta fièrement le vieillard, le médecin de sa majesté Christian VII a demeuré ici. Mais il faut être bien étranger à la ville pour venir l'y chercher encore.

— Je suis étranger à la ville, en effet, et j'ignorais la grande fortune de mon confrère. Pourtant je suis une connaissance du jeune docteur.

— Vous êtes un de ses confrères?... vous seriez docteur comme mon maître? car vous saurez, monsieur, continua-t-il par une sorte de parenthèse reconnaissante, vous saurez que cette maison qui a été la sienne l'est encore quoiqu'il ne l'habite pas; et comme c'est le meilleur des maîtres et le plus généreux des hommes, il a la bonté d'y garder encore son vieux serviteur.

Puis, tout à coup, avec le geste d'un étourdi qui se ravise, il s'écria :

— Mais, mon Dieu ! seriez-vous par hasard le docteur Rouge ?

— Je ne connais aucun docteur de ce nom, répondis-je, et vous voyez que mon habit est noir.

— Alors, monsieur, je n'ai plus rien à vous dire... Mais si vous étiez le docteur Rouge, vous pourriez vous confier à moi, comme de mon côté j'aurais toute confiance en vous... après toutefois que vous m'auriez montré la clé du coffret.

— La clé du coffret ! lui répliquai-je avec étonnement, car cette demande me rappelait une circonstance futile en apparence et dont

pour cela je n'ai point encore parlé — la clé du coffret!... et ce coffret, mon Dieu! ce coffret, comment est-il?

— Assurez-moi d'abord que vous êtes le docteur Rouge, me répéta le domestique, dont cette fois le regard se promena sur moi avec méfiance.

— Et non, mordieu! non! je ne suis pas le docteur Rouge, et cependant...

J'allais poursuivre et dire : « Et cependant je pourrais bien être l'homme à la clé; » or voilà pourquoi.

En faisant la visite de mon appartement et

l'inventaire de mes meubles, j'avais trouvé dans le tiroir de la table toutes les clés qui ouvraient les placards et le buffet de ma pièce d'entrée. En tout, j'avais cinq serrures et cependant j'étais possesseur de six clés!

Après que chacune fut essayée et mise à sa place, je ne pus jamais trouver la destination d'une petite clé luisante et polie qui frappa mes yeux tout d'abord. Son acier fin brillait parmi les autres clés bien nettoyées, mais toutefois revêtues de ce brun d'agathe que le temps imprime sur le vieux fer comme sur les vieux tableaux.

J'avais cherché si je ne découvrirais pas dans un coin caché quelque tiroir ou quelque boîte

oubliée par ceux qui jadis avaient tenu boutique là ; n'ayant rien trouvé, je remis la brillante clé où je l'avais prise, sans plus y songer.

On doit comprendre l'étonnement que m'avait dû causer l'interrogation du domestique, mais après la première minute donnée à cette sorte de recherche qui se fait dans le cerveau quand certains rapprochemens viennent nous frapper, je m'arrêtai.

J'étais bien docteur, j'avais bien une clé, mais je n'étais point le docteur auquel on pût accoler le singulier adjectif que je venais d'entendre.

Je n'avais connaissance d'aucun coffret, Struensée n'était convenu de rien avec moi ; je devais même être oublié de lui depuis longtemps, et le bonheur inouï de ce jeune docteur en m'expliquant l'interruption de sa correspondance ne me laissait guère l'espoir d'une entrevue.

Pendant que ces idées glissaient dans ma tête, le domestique se faisait attentif, attendant la suite de ma phrase interrompue, mais je ne l'achevai pas. Je me contentai de lui demander où je pourrais trouver maintenant le docteur Struensée.

— Le maître des requêtes Struensée, me répéta cet homme, le médecin de notre noble

Christian, habite le palais de Sa Majesté depuis que les affaires vont mal et que la santé du roi est affaiblie.

— Et vous, qui avez été de sa maison, qui l'occupez encore, ne sauriez-vous me dire comment on peut le voir?

— Comme on peut voir un ministre d'état dirigeant. Il faut écrire une requête et vous obtiendrez audience.

En même temps que j'adressais mes questions au vieillard, j'avais atteint au fond de mon gousset une demi-rixdale que je voulais lui donner; mais au ton de fierté qu'il prit en gratifiant son maître du titre de ministre

d'état dirigeant, à la manière dont alors se dressa sa vieille taille voûtée, bien que son habit m'eût paru tout à l'heure simple et uni, le crus le voir subitement galonné sur toutes les coutures. Je laissai échapper de mes doigts la chétive pièce d'argent que je n'aurais plus osé offrir : je saluai et partis.

— Allons ! je n'aurai pas de conférence scientifique avec le ministre dirigeant, me disais-je en retournant sur mes pas. C'est dommage qu'un homme comme Struensée soit perdu pour la science !... à moins qu'il ne s'en occupe encore secrètement avec le docteur Rouge.

Ce docteur Rouge me tenait en cervelle.

On l'avouera, ce nom était au moins singulier, et si, relativement à moi, l'on ajoute la façon toute mystérieuse dont ce docteur devait se faire reconnaître, si l'on se souvient surtout de ma trouvaille de la clé d'acier, on conviendra que je devais avoir à penser.

Je me trouvai en pointe de curiosité, et pour la satisfaire ou pour l'évaporer, si on l'aime mieux, je m'acheminai vers l'académie des études et j'entrai chez un libraire auquel je demandai à acheter un almanach, espérant y trouver le nom et la demeure de tous les professeurs et de tous les hommes de science connus à Copenhague.

Apparemment que je laissai percer quelque

chose de mon désir ; car bien que je m'adressasse à un commis, je vis un homme d'un âge mûr, le chef libraire lui-même, s'avancer vers moi.

— Si c'est pour savoir une adresse, me dit-il honnêtement, il n'est pas besoin, monsieur, que vous fassiez l'emplette du livre. Voilà l'almanach où vous pourrez trouver ce qu'il vous faut. Parcourez-le à votre aise...

—Avancez un siége à M. le docteur, poursuivit-il en s'adressant à son commis.

C'était la journée aux étonnemens ! Ce libraire ne m'avait jamais vu, et pourtant il me nommait « M. le docteur. » Je lui deman-

dai par où il avait connu que j'étais un desservant d'Esculape.

— A la manière dont vous tenez votre canne quand vous êtes debout et sur place, me répondit-il ; c'est ainsi que l'on saisit le pouls d'un malade... Vous pouvez remarquer vous-même que vous tenez votre jonc entre le médium, l'index et le pouce, et que le pouce a rencontré juste l'arète du jonc comme pour sentir battre l'artère.

— C'est ma foi vrai ! m'écriai-je. Vous êtes un observateur, monsieur.

— Je suis libraire, me répondit-il avec un sourire, mais je suis libraire de la Faculté. Ce

geste qui vous est familier, je l'ai vu répéter si souvent et par tant de médecins, que j'ai dû le retenir. Je vous dirai même que cette attitude n'est guère prise que par les docteurs dont les études ont été fortes et qui ont le génie de leur état.

— Je vous remercie du compliment, monsieur, dis-je en prenant le livre que me présentait alors le commis.

Et comme j'allais peut-être tout à l'heure demander à l'honnête marchand des renseignemens que l'almanach ne me donnerait pas, je continuai sans désemparer.

— Oui, je vous suis obligé de la bonne opinion que vous avez de moi, quoiqu'il arrive

souvent que les fortes études et le génie médical ne procurent pas un seul malade.

— Ah! que faire à cela? Les malades sont rares, on se les arrache, dit l'industriel avec un sourire : il n'y en a pas pour tout le monde... Et cependant, ajouta-t-il en baissant la voix et en s'appuyant doucement sur ma chaise pour se rapprocher de mon oreille, il est des hommes qui doivent n'en pas manquer... Tenez, — et cette fois il me regardait fixement — on vient souvent me demander d'indiquer un bon médecin ; je puis être utile à un homme de cœur et de science... et si vous étiez le docteur Rouge, je...

— Le docteur Rouge ! m'écriai-je étonné

le docteur Rouge ! Il existe donc ? Mais c'est précisément lui que je cherche !

— Ah ! pardon, monsieur... veuillez m'excuser, balbutia le libraire ; j'ai cru... Ce docteur m'a été fortement recommandé quand il se présenterait chez moi ; mais puisque ce n'est pas vous...

— Eh ! non, monsieur ! non, dis-je exaspéré et presque en colère de toutes les bonnes chances qui attendaient le docteur Rouge ; non, ce n'est pas moi.

— C'est le diable ! dit quelqu'un en entrant brusquement.

— Vous croyez ? fis-je épouvanté. Et je regardai le nouveau venu.

II

LA VISION.

Il paraît que mon épouvante et l'air de bonne foi que j'avais pris en adressant ma question avaient quelque chose de comique, puisque celui qui venait d'entrer si à l'impro-

viste se prit à rire de toutes ses forces, et bientôt, entraîné par l'exemple, le libraire en fit autant.

Pour moi, j'étais fort sérieux et j'allais témoigner combien une telle hilarité à mes dépens m'était désagréable, quand le rieur, en s'efforçant de se contenir, m'adressa de nouveau la parole :

— A quoi pensez-vous donc, monsieur ? me dit-il. La question que vous venez de m'adresser est au moins étrange.

— Mais vous, monsieur, répliquai-je, vous conviendrez que vous venez de faire vous-même une étrange entrée. Votre exclamation,

en vous présentant, a paru se lier si naturellement à la conversation que j'avais avec monsieur, que j'ai dû penser...

— A la bonne heure ! Mais ce que j'ai dit n'est que la suite de mon étonnement d'une nouvelle que je viens d'apprendre...

— Oui, mon cher Wisby, poursuivit-il en s'adressant plus particulièrement au libraire qui, comme moi, attendait une explication, il faut que votre ami Struensée soit le diable en personne ou qu'il y ait entre lui et le démon quelque mystérieuse alliance... Comment donc ! le docteur vient de faire une révolution de palais. Tout est en combustion chez sa majesté. Les partis se dessinent. Les deux

reines se sont prononcées. Le comte de Rantzau, qui protégeait Struensée médecin, s'est mis contre le conseiller novateur ; mais le novateur l'emporte... Le comte de Rantzau est exilé et la reine douairière Marie-Julie est en disgrâce.

Ici le libraire devint triste et s'écria :

— Oh ! mon Dieu ! mais c'est plus qu'une révolution de palais, cela... c'est une révolution dans l'état.

— Je l'espère bien ! Nous avons des hivers si monotones à Copenhague. Avec les bals, ceci jettera quelque mouvement. Notre nation est devenue une bonne fille, qui depuis près d'un demi-siècle ne faisait guère plus parler d'elle;

elle vient de prendre un bon moyen pour recommencer sa vie active : elle s'est jetée dans les bras d'un parvenu.

— Et ce parvenu, dit le libraire, qui semblait vouloir prendre son parti sur le coup audacieux de son ami, ce parvenu sauvera le Danemarck de la puissance des nobles et tirera le roi de tutelle.

— Oui, riposta le premier interlocuteur, ils étaient plusieurs à tenir l'enfant par la lisière ; maintenant un seul fera cette besogne... Il s'agit de savoir si la main du docteur sera ferme.

— Pourvu qu'il ne trouve pas en route

quelques unes de ces distractions que l'on appelle les faiblesses des grands cœurs... On assure que le maître des requêtes y est sujet.

C'était un nouveau survenant qui avait dit ces dernières paroles ; il faut ajouter ici que le pétulant individu dont l'apparition avait coupé court mon entretien avec le libraire parlait avec une telle action que plusieurs personnes de la connaissance du maître du logis entrèrent et se mêlèrent à l'entretien.

La nouvelle d'ailleurs, d'abord mystérieusement annoncée, se propageait dans la ville. Le coup qu'avait porté Struensée frappait sur l'aristocratie, et pendant que les nobles s'agi-

taient afin d'y parer, la bourgeoisie voisinait pour se conter l'affaire.

On voyait les marchands quitter leurs magasins et se montrer sur le pas de leur porte. Des passans les abordaient. On se parlait bas : quelques uns fronçaient le sourcil, d'autres souriaient. Le nom de la jeune reine était mêlé à tous les propos.

Pour moi, j'écoutais ; l'élévation inouïe de Struensée me fut contée par plusieurs et par chacun au point de vue de ses passions, de ses intérêts ou de son caractère.

L'on avait parlé long-temps autour de moi

et j'étais toujours attentif, tant je prenais d'intérêt à ce qui se disait.

Cependant les heures avaient marché, et dans cette saison et dans ce pays, c'est-à-dire en plein hiver danois, il y a si peu de transition du jour aux ténèbres, que le soleil s'éteignit subitement comme un flambeau que l'on souffle.

Ce fut presque un spectacle pour moi que de voir tout-à-coup tomber le voile noir de la nuit et tout-à-coup aussi éclater les lumières des appartemens qui apparurent alors comme un jeu de feux follets, dont les lueurs eussent été effacées près d'un foyer trop ardent.

Le libraire Wisby, chez lequel je me trouvais en bonne et nombreuse compagnie à ce moment, avait fait allumer, lui aussi, toutes les lampes de son magasin, dont ce soir-là la porte était ouverte malgré le froid.

On s'était mis pour ainsi dire en communication avec les bruits de la rue, et notre groupe savant, qui commençait près du tabouret du maître, s'étendait jusque sur le seuil où il allait se mêler aux groupes bourgeois, et ceux-ci se reliaient aux rassemblemens populaires parmi lesquels on remarquait plus d'agitation. On aurait pu croire que ce qu'il y avait de mystérieux dans l'anecdote politique du jour pouvait s'écouter plus à l'aise ou du

moins sans autant de danger dans l'obscurité.

Mais je n'irai pas plus loin sur ces faits ; mon intention ne saurait être de rapporter une histoire trop connue. Je n'en parlerai que lorsque les événemens qui vont suivre se rapporteront à mes propres aventures.

Il était plus de minuit quand je m'avisai de retourner au logis. A médire comme on l'avait fait, la soirée s'était prolongée dans le quartier où j'étais venu chercher des nouvelles ; aussi pensai-je qu'à pareille heure la rue où j'habitais devait être à peu près déserte.

Je me mis donc à marcher assez vite. Un bras passé hors de mon manteau, tenant ma

canne, non point cette fois en médecin qui tâte le pouls à un malade, ainsi que l'avait remarqué le libraire observateur, mais la tenant comme un homme vigoureux tient une massue, prêt à m'en servir vigoureusement en cas de besoin.

Cette précaution était inutile; je m'aperçus au bout d'un instant que j'étais accompagné. Le jeune rieur dont l'interruption m'avait été fâcheuse, marchait à quelque distance de moi, non pas qu'il me suivît, mais nous tenions le même chemin.

Cela dura long-temps ainsi sans que ni l'un ni l'autre fît aucune démonstration. Je l'avais un peu boudé, et je comprenais pourquoi il

ne m'abordait pas ; mais comme il me semblait que j'approchais de ma demeure, avant de nous séparer, je résolus de lui adresser quelques bonnes paroles.

— Si je ne me trompe, dis-je en me dirigeant de son côté, j'ai eu l'honneur de causer avec vous, monsieur, chez le libraire Wisby.

— Oui, me répondit-il aussitôt, et c'est moi qui vous ai interrompu, sans doute mal à propos. Mais que voulez-vous ? j'étais tout plein de la grande nouvelle que je venais apporter.

— Grande nouvelle, en effet, pour les doc-

teurs en médecine !... Cela jette la pourpre sur la robe noire de la corporation.

— Mais, si j'ai bien compris, vous en êtes, me dit-il.

— Comme vous, jeune homme ! Aussi me trouvé-je heureux d'être venu dans une ville où les docteurs montent aussi haut que le trône.

— Struensée montera plus haut que le trône, monsieur ! répliqua mon interlocuteur d'une voix lente et solennelle ; mais je ne vous souhaiterais pas de dominer la foule comme il lui arrivera de la dominer un jour.

— Pour un homme qui s'est fait connaître à moi en riant, voilà un lugubre propos... Vous m'effrayez ! Que voulez-vous dire ?

— Que je connais mon pays ; que le docteur a engagé une lutte où, pour enjeu un homme comme lui n'a que sa tête, et que sa tête tombera comme...

— Comme ?

— Ah ! mon Dieu ! s'écria à ce moment le jeune homme qui s'interrompit. Voyez, monsieur ! voyez !... Ne dirait-on pas que c'est un présage ?

Et d'une voix pleine de terreur, en me désignant l'objet qui l'effrayait, il répéta :

— Voyez !

Nous nous trouvions alors dans une rue que nous remontions ; à quelque distance devant nous, à droite et à gauche, s'en rencontrait une autre qui coupait celle-ci à angle droit. Là, juste en face de nous, nos regards furent frappés de cette vision.

C'était comme la gueule d'une immense fournaise au milieu de laquelle éclataient des flammes.

Vives et pénétrantes en certains endroits, en d'autres, elles paraissaient sombres et pour ainsi dire obscures, comme si elles se fussent

attachées à quelque corps qu'elles eussent eu à dévorer.

Vers le côté le plus éclairé de cette sorte de foyer se dessinaient en noir les lignes correctes d'une table contre les pieds isolés de laquelle semblaient monter ces flammes qui la parcouraient sans la consumer ; puis, sur cette table, toujours se découpant en noir, se détachait l'affreux profil d'une tête de mort qui paraissait maintenir des livres ou des papiers... livres ou papiers infernaux sans doute ainsi que tout le reste !

Après la première surprise occasionnée par le cri perçant de mon compagnon et dès que j'eus bien envisagé l'objet de sa terreur, je

vis que nous étions dans la rue qui faisait face à la mienne.

La grande fournaise était simplement l'ouverture de ma fenêtre à plein cintre, devant laquelle tombaient à plis capricieux mes rideaux écarlates, éclairés à ce moment par le feu de charbon de terre que ma femme de ménage ne manquait jamais d'allumer le soir.

Le reste de la fantasmagorie était tout aussi facile à expliquer.

Par exemple, ma table, au lieu d'être à sa place ordinaire ce soir-là, se trouvait en avant de l'âtre, et la silhouette en était portée sur mes rideaux qu'agitait un peu de brise, intro-

duite du dehors sans doute par quelques fentes des planches ou quelques échappées du vitrage.

L'illusion était telle que tous les objets, dont les lueurs, tantôt vives tantôt rougeâtres, détachaient les ombres, semblaient avoir un mouvement intermittent rendu plus terrible encore par la découpure noire de la tête de mort qui me servait de presse-papiers.

J'allais donner à mon jeune effrayé l'explication d'un phénomène si terrifiant, lorsque je le vis se jeter de côté et, après avoir fait quelques pas, pousser la porte en ce moment entr'ouverte d'un boulanger occupé à son travail de la nuit.

— Que se passe-t-il donc là-bas au bout de votre rue? dit-il à l'ouvrier qui s'était avancé au bruit.

— Rien d'extraordinaire que je sache, monsieur, répondit ce dernier sans être ému ; à moins que vous ne me montriez quelque chose que je ne vois pas.

— Ce que je vous montre est pourtant assez visible.

— Ça ? dit l'homme de peine en suivant le doigt indicateur de mon compagnon, c'est l'ancienne boutique d'un honnête homme dont on a fait depuis une demeure bourgeoise... Il y a là un savant qui étudie la nuit et fait du feu, voilà tout... Ça a un peu effrayé le quar-

tier dans le commencement, mais on s'y est fait. On a même donné un nom d'amitié à ce nouveau voisin que l'on ne connaissait guère.

— Un nom? m'écriai-je alors, mu par je ne sais quel pressentiment; et quel nom?

— Oh! un nom bien simple, mais qui lui restera tant qu'il sera établi à Copenhague... Comme il lui arrive souvent de se promener la nuit de long en large, et qu'au travers de ses rideaux il a l'air d'une âme en peine qui se débat dans un immense bol de punch...

— Eh bien? interrogeai-je avec anxiété, — eh bien?

— Nous l'avons appelé... le docteur Rouge.

— Le docteur Rouge ! est-il bien vrai ? Le docteur Rouge !

Et j'étais parti ; et sans m'enquérir de ce que deviendrait ma nouvelle connaissance, j'étais rentré chez moi.

Le docteur Rouge ! c'était donc moi ?

C'était à moi que Struensée avait pensé en laissant le coffret dans sa maison ! coffret plein de secrets, de mystères et de découvertes sans doute !

C'était moi que cet homme extraordinaire avait recommandé au libraire le plus célèbre

de Copenhague pour qu'il eût à m'envoyer des malades et songeât aux affaires du nouvel arrivé !

Ainsi le mystérieux qui charme si bien la vie et le positif si nécessaire pour la soutenir m'attendaient dans la capitale du Danemarck, et je devais cela à Struensée !

Mon âme débordait, et dans la vive impulsion de cet accès de bonheur, rien plus ne me semblait extraordinaire dans ce qui m'arrivait.

Struensée ministre n'avait-il pas à sa disposition mille ressources secrètes ?...

Mais cette clé trouvée chez moi ?... Eh bien !

pour la faire tomber sous ma main, n'avait-il pas tous les moyens que donnent facilement la puissance, l'or, ou des agens toujours discrets, toujours actifs et habiles.

Je l'avais saisie dans mon tiroir cette bienheureuse clé! je la tenais, je la regardais! Assis au coin de mon feu que je tisonnais, j'en essuyais l'acier dont je faisais pailleter à la flamme le tube brillant. Il me semblait voir s'en échapper, en vives étincelles, je ne sais quelle électricité jaillissante qui montait jusqu'à mon cerveau.

J'étais fou! mais de quelle folie!... Que n'en a-t-on souvent comme celle-là!... Encore une fois, bienheureuse clé!

Quand je me couchai, j'en passai l'anneau dans un cordon et je me l'attachai en sautoir comme une clé de chambellan ; puis, je m'endormis, rêvant, certes, plus délicieusement qu'un chambellan nouvellement nommé ; rêvant la fortune que donne la science, la renommée qu'on acquiert en faisant du bien aux hommes.

III

UN CLIENT NOCTURNE.

Je ne saurais dire combien de temps s'était écoulé ainsi lorsque je fus réveillé en sursaut par un coup assez brusque frappé aux vitres de mon cabinet.

Je levai machinalement la tête; mais, sans sortir de cette espèce de sommeil éveillé qui laisse arriver comme voilées et engourdies les sensations du monde extérieur, je me laissai bientôt retomber sur l'oreiller pour retrouver les belles chimères que je voyais s'évanouir à regret. Je cherchai pour ainsi dire à rattraper le fil des scènes charmantes qui faisaient fête à mon imagination quand se fit entendre un autre coup suivi d'une plainte ou d'une prière.

Cette fois, je ne me trompais pas, quelqu'un était bien là!

Je sautai à bas de mon lit.

A ce moment ma chambre était plongée

dans la plus grande obscurité. En deux bonds je fus à la fenêtre que l'on connaît et j'ouvris les rideaux. La nuit était épaisse et sombre, cependant je vis se bouger devant moi, dans la rue, je ne sais quelle masse indistincte.

Ce pouvait être un homme portant un fardeau, ce pouvait être deux hommes ensemble.

Quoi qu'il en soit, cela poussait des soupirs et murmurait des paroles suppliantes.

Il me vint un instant la pensée que des malfaiteurs tendaient un piége à mon humanité; mais ceci ne fit que traverser mon esprit.

Il y a chez les médecins une sorte de bra-

voure acquise qui leur vient soit de la vue fréquente de la mort, soit du sang-froid dont il leur faut faire si souvent usage dans les circonstances les plus difficiles.

Ce courage que donne la profession, je l'avais autant qu'un autre, et, en ce moment, il ne m'abandonna pas, ou plutôt il me saisit, dirai-je, comme cette fièvre de courir à l'action qui pénètre l'âme du soldat à l'heure de livrer bataille !

J'allumai vivement ma lampe, et du cabinet où j'étais je passai aussitôt dans la chambre qui donnait sur la rue.

Du dehors on avait sans doute suivi mon

mouvement ; car on était déjà à la porte d'entrée, et j'entendais l'homme qui avait parlé dire en collant sa bouche contre la serrure :

— Ouvrez, ouvrez vite !... au nom du ciel, ouvrez !

Je fis glisser le verrou et, à l'instant, un homme entra portant dans ses bras un autre homme.

— Secourez-nous ! dit le premier d'une voix éteinte.

A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il laissa glisser son fardeau sur le plancher.

Son œil, que j'avais vu briller un instant, se ternit; ses genoux fléchirent, et il tomba à côté du malheureux à qui je dus penser qu'il avait voulu porter secours.

Un froid piquant avait pénétré par la porte quand je l'eus ouverte. Je la refermai et courus à ces deux hommes.

Etaient-ils morts? et celui qui était venu si généreusement chargé, après avoir puisé un instant de force dans l'énergie d'un grand devoir à accomplir ou d'un vif sentiment de sainte amitié, était-il venu succomber au port, pour ainsi dire? Tous deux, pâles et sans mouvement, ne donnaient aucun signe de vie.

Je soulevai le manteau de celui qui était tombé le premier.

Horrible chose ! son linge était teint de sang.

Une profonde blessure traversait la poitrine de cet homme, ses mains étaient froides ; il me sembla que son cœur ne battait plus.

Je m'approchai de l'autre... taché de sang aussi ! Mais aucune blessure n'étant apparente, peut-être était-ce seulement le sang de son ami.

Dans le doute, auquel aller d'abord ? lequel secourir le premier ?

Si l'homme couvert de blessures est mort, je dois mes secours à son compagnon que je suppose seulement évanoui, mais qui va mourir peut-être.

Que l'on se figure cette situation d'un médecin placé entre deux hommes près desquels est si décisive une minute suprême.

A genoux au milieu des deux inconnus qui semblent deux cadavres, j'étends en même temps vers eux la main droite et la main gauche. Pour donner un jeu libre à la respiration, je détache la cravate de celui que je pense être évanoui, tandis que, pour mettre à découvert la blessure de celui qui est frappé, je déchire sa chemise.

Quoique troublé, j'exécute ce double mouvement à propos. J'agis et je prie ardemment.

Dieu m'exauce ! Je sens se soulever la poitrine de l'homme évanoui, et une pulsation est ébauchée au cœur du blessé. Tout doit aller tout seul maintenant ; je sais quel est le plus malade !

J'étanchai le sang du pauvre blessé, j'examinai la plaie ; elle me parut profonde. Je posai un premier appareil et soulevai doucement le malheureux que j'appuyai contre moi.

Pendant que j'étais tout à ce devoir, un soupir large et soutenu m'annonça que le compa-

gnon du blessé revenait à lui : j'en fus bientôt tout à fait convaincu.

— La blessure est-elle mortelle? me dit-il d'une voix dont le timbre, sans être doux précisément, allait à l'âme comme les notes de ces instrumens qui font vibrer tout ce qu'il y a d'intérieur en nous.

— On ne peut encore rien décider, répondis-je; mais pourtant je crois qu'il y a des chances de salut.

— Dieu soit loué!

Cette parole d'action de grâce sortit libre et dégagée. On eût dit que l'espérance que je ve-

nais de donner dégonflait le cœur du jeune homme.

Je dis jeune homme, quoique bientôt je dusse avoir la preuve que c'était un homme d'un âge plus avancé que je ne le crus d'abord. Mais l'inconnu avait un de ces visages privilégiés, doués de jeunesse dans le regard et dans la physionomie ; ses forces n'étaient pas tout à fait revenues encore.

Etendu par terre, mais appuyé sur le coude, pâle, les cheveux rejetés en arrière, le front découvert, sa large paupière baissée, malgré la préoccupation du moment, il me rappelait l'Abbadona de Klopstock.

Ainsi jeté sur le carreau, c'était un beau séraphin dont les ailes venaient d'être foudroyées.

A ce moment, un court et animé dialogue s'engagea entre nous deux.

— Qui a assassiné cet homme? dis-je.

— Non point assassiné, mais puni.

— Puni!... parlez-vous ainsi d'un ami que vous avez secouru?

— Un ami!... c'est un misérable qu'on avait mis sur mes traces... Il a voulu pénétrer

un secret qui donne la mort... avant qu'il ait pu rien découvrir : j'ai frappé.

— Vous, monsieur ?

— Moi! dit en se levant fièrement mon étrange visiteur ; et il portait la main à sa ceinture où brillait un riche poignard.

A la beauté de cette arme sur le manche de laquelle ruisselait un di amant fin, je dus penser que j'avais devant moi quelque gentilhomme du premier rang ou quelque haut dignitaire de la fortune.

Quoi qu'il en soit, épouvanté de l'aveu qu'il venait de me faire, confondu de toutes les

contradictions qu'il y avait dans ses paroles et dans sa conduite, car il venait de frapper cet homme et voulait le sauver ; il l'appelait « un misérable » et s'écriait : « Dieu soit loué! » quand le médecin espérait qu'on pourrait le rendre à la vie ; confondu, dis-je, de ces contradictions, je crus penser à part moi, mais en effet je dis tout haut :

— Terrible mystère!

— Oui, monsieur, bien terrible! s'écria le jeune seigneur dont le regard et le geste allèrent se fixer sur le moribond comme s'il eût ajouté : Voilà ce qu'il en coûte de vouloir en soulever le voile!

Mais tout-à-coup je vis fléchir sa fière attitude et son regard brillant se voiler.

— Silence ! dit-il ; silence !... cet homme a parlé.

Le blessé venait en effet de balbutier quelques paroles inintelligibles. Sa paupière trembla convulsivement ; il semblait faire des efforts pour ouvrir les yeux.

Placé en face de moi et par conséquent en face de l'homme frappé, le meurtrier passa rapidement derrière nous deux. Je ne bougeai pas.

On se souvient que je tenais le malade sur

mes genoux, mais je suivis des yeux les mouvemens dont je me défiais.

Le jeune homme paraissait fort troublé ; il me sembla qu'il cherchait autour de son cou la cravate que j'en avais détachée. Ne la trouvant pas, il fouilla dans ses poches sans en tirer rien. Sa main, qu'agitait une crise nerveuse, rencontra enfin dans sa poitrine un tissu fin et délié qu'il roula aussitôt. Je le vis ensuite tenir suspendu cette espèce de bandeau sur la tête du blessé. J'avoue que j'eus peur.

Une idée affreuse me traversa l'esprit.

Je crus que cet homme, que je tenais là,

possesseur d'un terrible secret, après avoir payé son indiscrétion d'un coup de poignard qui n'en avait pas fini avec lui, était menacé d'être étranglé.

Ceci, qu'il faut dire en tant de mots, passa promptement dans ma pensée, et un seul coup d'œil le résuma ; mais à ce coup d'œil un sourire amer et triste passa sur les lèvres de l'inconnu et me fut comme un reproche dont je rougis.

Il avança doucement sur le front du malade le mouchoir qu'il avait préparé et lui en banda les yeux.

— Il ne faut pas qu'il me voie! dit-il; j'i-

gnore encore s'il m'a reconnu quand il m'a contraint à le frapper : portons-le sur votre lit.

A nous deux nous transportâmes facilement le blessé qui fut placé sur le lit, où je l'arrangeai du mieux que je pus, sans pourtant encore lui ôter le bandeau.

— Ce n'est guère l'usage qu'un malade vienne usurper le lit d'un docteur, me dit le jeune homme, mais il faut céder à d'impérieuses circonstances. Vous seul peut-être pouviez sauver ce malheureux ; j'ai dû le porter ici. Prenez-en soin ; vous n'obligerez point un ingrat.

— Cet homme est à la mort, à mes yeux cela seul le recommande ; je le garde donc, mais permettez-moi de vous dire combien est en désaccord votre recommandation d'à-présent et le coup de poignard de tout à l'heure.

— Tout s'expliquera, docteur... Oui, bientôt, pour vous, tout doit s'expliquer. La nécessité a fait donner le coup de poignard, la conscience exige maintenant que le mal soit réparé. L'une et l'autre sont deux despotes qui ont eu leur heure dans cette soirée.

— Quoi qu'il en soit, et à tous risques, continua-t-il, sauvez cet homme, si vous ne voulez pas que je sois malheureux toute ma vie. Dieu a écrit : « Tu ne tueras point. »

Pendant qu'il parlait ainsi, le jeune homme se rajustait, sa figure pâle prenait, s'il se peut, plus de dignité et de noblesse, ses cheveux flottaient avec plus d'ordre, son col balançait plus fièrement sa belle tête ; maintenant sa parole vibrait comme un timbre d'argent ; son œil qui me regardait vibrait aussi.

Tout son ensemble avait quelque chose de supérieur qui imposait : qu'on me pardonne cette expression, mais par intervalle il y avait en lui comme des éclairs de physionomie et d'attitude dont on était ébloui.

Avant qu'il eût parlé, on eût pu croire qu'on voyait au dehors les soudaines clartés que la

naissance des pensées doit faire sourdre dans l'âme.

Pendant un de ces courts instans, je me surpris à n'oser pas l'envisager parce que ses yeux étaient sur moi, et cependant, attiré vers lui, je portai mes regards dans la glace qui me donnait son jeune et solennel profil.

En ce moment, il leva sur ma tête ses deux mains avec le mouvement lent et pensé d'un prêtre qui bénit.

— Soyez calme ! me dit-il ; vous aurez de mes nouvelles... Adieu !

Il sortit et je me sentis tout autre.

Sans oublier les événemens de cette journée et de cette nuit d'agitation, ce que leur empreinte avait de trop profond se modifia doucement.

J'allai veiller sur mon blessé comme un médecin doit veiller au chevet d'un malade. Calme, maître de moi, empressé, j'étais redevenu ainsi qu'autrefois lorsque j'étais à l'hospice de Vienne, sans autre préoccupation que de prendre la nature sur le fait et de guérir.

IV

UN NOM PRÉDIT.

J'eus pendant deux jours fort à faire pour dompter le mal.

Toutefois, la médecine et Dieu aidant, les accidens graves disparurent; mais à mesure

que s'en allaient les chances de mort de mon malade, me sentant moins cloué à mon devoir, les pensées que cet incident avait si subitement interrompues me revenaient plus que jamais en mémoire.

On comprend qu'il s'agit de nouveau de ma clé et du coffret sur lequel il me semblait que je perdais mes droits à mesure que je laissais passer le temps.

J'avais fait de ma femme de ménage un garde-malade, un aide intelligent. Adroite et discrète, je pouvais me fier à elle.

D'ailleurs les précautions qu'exigeait la prudence étaient prises : je m'étais fait ma leçon.

Je ne savais pas ce que dirait le blessé quand il parlerait ; mais s'il parlait au moment où je serais absent, tout était disposé à l'avance pour que cette femme dût mettre sur le compte de la fièvre les révélations qu'il pourrait faire.

Je dois ajouter même que je ne craignais pas ces révélations ; plusieurs circonstances m'avaient fait apercevoir que l'homme que je traitais regardait comme un moyen de salut d'être secret.

Par exemple, au premier moment où ma femme de ménage l'aperçut chez moi, à la première question qu'elle me fit, je vis se plisser d'appréhension le front de cet homme ; cela

dut m'étonner, parce que je ne lui croyais pas le cerveau assez libre encore pour comprendre ce qui se disait autour de lui.

Je l'observai donc davantage, et, au moment ou je répondis : — Oh ! querelle de jeunes gens ! affaire d'amour ; un duel pour une belle, — je vis sur les lèvres du malade un sourire de satisfaction et de sécurité.

Donc, de moi à lui, la fable était désormais convenue pour les curieux, en attendant que je susse la vérité.

Mais je tenais moins à connaître cette vérité que le mystère qui semblait exister entre moi et Struensée. Aussi, le matin du troisième

jour, après avoir fait le pansement nécessaire et donné au malade une potion calmante, le docteur Rouge s'achemina vers la demeure où, pour la première fois, il avait entendu prononcer ce nom.

.

Il était huit heures et demie du matin quand j'arrivai devant la maison où Struensée avait habité, modeste médecin comme moi.

Huit heures et demie du matin, c'est de bonne heure dans l'hiver ; mais non point cependant assez pour qu'une maison ne s'ouvre pas à ce moment : toutefois, les volets de celle du docteur parvenu restaient clos, et rien n'annonçait qu'on se mît en disposition de les ouvrir.

Je pensai que le vieux serviteur qui m'avait parlé, étant maintenant loin de l'œil du maître et sans surveillance aucune, se levait tard.

Malgré mon impatience, j'attendis encore, voulant être bien reçu et ne point éprouver tout à l'heure le terrible obstacle de la mauvaise humeur d'un domestique.

Je restai là, et neuf heures sonnaient bruyamment à toutes les horloges de la ville quand je me décidai à frapper.

Personne ne répondit.

Je laissai passer quelques secondes, puis je frappai de nouveau. Le marteau rendit ce son

creux qui est comme une voix qui vous répond : — On ne viendra pas. — Je heurtai plus fort, la porte resta close. Je levai la tête et appelai ; aucune fenêtre ne s'ouvrit.

Je craignis qu'un accident ne fût arrivé au gardien.

Je pensai à aller quérir un serrurier, un homme de la police ; je m'agitai comme si quelqu'un à l'agonie m'eût appelé des profondeurs de ces appartemens où je désirais pénétrer. Ma sollicitude était extrême.

Un voisin me tira de peine ou, pour dire plus juste, l'augmenta en m'expliquant ce qui en était.

— Il n'y a personne dans la maison, monsieur, me dit-il.

— Comment, personne!... quelqu'un s'y trouvait pourtant, il y a trois jours; car j'y suis venu, et même on m'a donné rendez-vous.

J'ajoutai ce mensonge à ce qui était la vérité, afin que l'on ne fût pas étonné de ma persistance à rester là; car je ne voulais pas croire ce qu'on me disait et je continuai à frapper.

— Vous feriez tomber la porte que vous ne seriez pas plus avancé, monsieur. Le vieux Théodore est parti voilà deux jours, et il fal-

lait qu'il fût bien pressé. Nous l'avons vu emballer ses paquets sans dire adieu à ses voisins, monter en voiture ; puis, fouette cocher !

Cette nouvelle était pour moi un coup de foudre. Adieu les révélations du coffret !

Je portai ma main sur la clé que j'avais continué à tenir cachée sous mes vêtemens, et je la pressai par une étreinte de condoléance.

Cependant tout n'était pas encore perdu : si le vieux Théodore me manquait, Struensée avait prévenu aussi le libraire de l'existence du docteur Rouge. Je devais me rattraper par là.

Nécessairement, cette désignation donnée à deux hommes de confiance devait me faire penser que quelque lien existait entre eux, et puisque je ne trouvais pas le serviteur, à son défaut, je devais m'adresser au libraire.

J'arrivai chez lui tout essoufflé. Il était dans l'arrière-boutique où il paraissait occupé.

— Est-ce pour quelque achat? me cria-t-il de la porte où il se plaça en m'adressant un geste bienveillant, ou bien est-ce encore pour faire des recherches dans l'almanach que l'autre jour vous n'avez pas eu le temps de parcourir?

— C'est pour tout autre chose... J'ai affaire

à vous-même, mon cher monsieur Wisby... Pouvez-vous me donner un moment d'audience?

— Je ne le pourrai guère à présent : vous me trouvez près de sortir. Toutefois, poursuivit-il en souriant, s'il ne s'agit point d'un secret d'état et que la promenade ne vous fasse pas de peine le matin, j'ai à traverser le parc, nous pourrions causer en route.

— J'ai déjà fait une assez longue station et une vive promenade, dis-je en lui montrant mon mouchoir que la sœur avait mouillé, mais s'il n'y a pas d'autre moyen de vous parler...

— A moins de remettre.

— Je vous attends, lui dis-je.

M. Wisby reprit l'occupation que ma venue lui avait fait quitter : penché sur son bureau, il tenait une de ces plaques de cuivre découpées dont on se sert pour faire les lettres des écriteaux. Le pinceau noirci à la main, il s'acquittait de sa besogne avec un soin tout particulier.

J'étais près de lui alors, et machinalement mes yeux s'étaient arrêtés sur la plaque dont les vides se remplissaient.

Quand il la souleva pour voir si l'opération avait réussi, je lus sur un large carton :

MAISON A LOUER.

— Maison à louer! m'écriai-je, emporté par une espèce de sentiment que je pourrais appeler le sentiment de l'association des idées, — maison à louer!... Oh ça! monsieur Wisby, est-ce que c'est le titre d'un nouveau livre?

— Eh! eh! me répondit-il aussitôt avec un sourire de malice qui avait de la peine à se faire faire place sur son visage bienveillant, eh! eh! ce pourrait être le titre de plus d'un livre, si par maison à louer on entend une maison où il n'y a que des chambres vides... Mais

votre question me fait apercevoir que mon écriteau n'est pas complet... J'ai oublié un mot essentiel. Il faut que je recommence.

Il reprit un autre carton blanc, se servit des mêmes caractères, en ajouta de nouveaux, et lorsque le pinceau se fut minutieusement promené comme tout à l'heure, je pus lire :

MAISON MEUBLÉE A LOUER.

— Mon Dieu ! fis-je en poussant une vive exclamation.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien... Partons-nous?

— Nous partons.

M. Wisby tint un instant l'écriteau près du poêle qui chauffait fort, regarda avec soin si chaque lettre était bien sèche; puis, il demanda ses gants fourrés, mit le carton sous son bras et nous partîmes.

Nous parcourûmes une route que je ne connaissais pas encore.

Les voyageurs qui connaissent Edimbourg, Lyon et quelques vieilles villes du nord de l'Europe, peuvent se faire une idée de notre

chemin s'il leur est arrivé de faire parfois plus d'une demi-lieue par les allées obscures, les corridors étroits, les ruelles isolées de ces antiques cités.

Nous débouchâmes enfin sur une grande place. Là était le château du roi dont nous laissâmes un peu à gauche les imposans bâtimens pour entrer dans le parc.

Ce jour-là, les arbres étaient couverts de givre et les plates-bandes toutes neigeuses : c'était triste, morne et désert.

Quelques sentinelles, éloignées les unes des autres, étaient comme des points noirs sur cette nappe blanche dont ils semblaient mar-

quer l'immensité et faire ressortir la solitude.

A peine si, pour abréger leur course, quelques rares citadins prenaient comme nous par le parc, et pourtant, peu de jours auparavant, dans ce lieu même, j'avais vu circuler les somptueuses voitures, courir les gens à riche livrée, descendre et monter à grand bruit et à grande joie les jeunes seigneurs.

Quelle différence aujourd'hui !

Depuis la victoire de Struensée, la vie semblait être partie du château. On eût dit que l'ennemi avait pris d'assaut la demeure royale et que lui-même, ensuite, l'avait abandonnée.

Le libraire, plus habitué que moi au tumulte naguère incessant de cet endroit, poussa un soupir.

— Il est des victoires qu'il n'est pas permis à tout le monde de remporter, me dit-il; si, au lieu de Struensée le docteur, c'eût été M. de Rantzau le grand-maréchal qui eût frappé sur le parti de l'opposition, vous eussiez vu aujourd'hui la foule des gens à cordon circuler comme d'ordinaire.

Les vaincus même, vous les eussiez vus s'atteler au char du vainqueur, parce que c'eût été un de leurs pareils qui les eût jetés sur le champ de bataille; mais c'est un roturier qui a livré le combat, comprenez bien

cela ! et, en ce moment, les nobles même qui avaient adopté ses maximes se sentent blessés dans leur caste...

Que dis-je ? vous avez entendu ce que l'on contait hier au soir ; le peuple même en veut au triomphateur, car tout ce qui s'est fait pour lui s'est fait sans lui.

Le peuple n'aime pas qu'on le dépasse autant que cela, si de ses larges épaules il n'a aidé à la besogne...

— Mais vous aviez quelque chose à me confier, interrompit brusquement Wisby dans l'intention bien évidente d'en finir au plus tôt

avec les pensées qui l'affligeaient... Nous sommes ici en lieu de sûreté.

Et, comme démonstration, il étendit tristement la main sur cette solitude.

— Je suis le docteur Rouge, lui dis-je sans plus de préambule.

Le libraire étonné me regarda.

— En vérité ?... Eh bien ! touchez là, me dit-il en me tendant la main. Vous m'avez été recommandé par Struensée... je vous suis tout acquis.

Je contai aussitôt à M. Wisby par quel ha-

sard j'avais appris mon surnom populaire, comment je l'ignorais quand j'allai chez lui la première fois. Je vis l'honnête homme changer de couleur.

— Vous ne savez cela que depuis jeudi soir?

— Depuis jeudi soir... Je viens de vous dire en quelle circonstance.

— Et depuis quand êtes-vous à Copenhague, monsieur Mesmer?

— Il y a aujourd'hui dix-sept jours.

— Vous vous trompez!... ce n'est pas possible! s'écria le libraire presque effrayé.

— C'est aujourd'hui le dix-septième jour, ni plus ni moins.

— Vous vous moquez de moi, monsieur ! A la rigueur vous auriez pu ignorer le surnom qu'on vous donnait ici, si en effet c'eût été ici seulement qu'on vous l'eût donné, mais vous le portiez sans doute ailleurs ; c'est mal à vous, en vérité, d'abuser de la bonne foi d'un homme qui vous a témoigné de l'intérêt.

— Je m'en voudrais, dis-je vivement, de ne pas avoir pour vous le respect que chacun vous doit et vous porte ici. Je vous ai dit pour quelle cause on m'a appelé ainsi : or, c'est bien dans la rue d'Odensée que se trouve mon

cabinet à rideaux rouges, dans la rue d'Odensée, à Copenhague, et non ailleurs. Ce n'est donc qu'à Copenhague, insistai-je, que le peuple a pu me donner ce sobriquet flamboyant.

— Expliquez-moi donc alors, monsieur, comment Struensée m'a recommandé le docteur Rouge, il y a plus d'un mois!

— Il y a plus d'un mois? dis-je, effrayé à mon tour.

— Il y a un mois passé que je n'ai vu Struensée, continua le libraire exaspéré. Les embarras de sa position lui ont fait supprimer les visites qu'il avait l'habitude de me faire...

IL SAVAIT DONC VOTRE NOM AVANT QU'IL VOUS EUT ÉTÉ DONNÉ !

Et de sa voix autant que de son geste, il soulignait cette terrible phrase à mesure qu'il en laissait échapper les syllabes.

— Avant qu'il m'eût été donné ! répétai-je rêveur et cloué sur place.

V

NOUVEAU MYSTÈRE.

Immobiles, le libraire et moi devions ressembler à deux statues; mais tout-à-coup, mu par une pensée subite, M. Wisby se prit à rire bruyamment et me frappa sur l'épaule comme pour me tirer de ma torpeur.

— Ah ! ah ! ah ! nous montrons en vérité trop d'imagination !... Ah ! ah ! ah ! ah ! n'avons-nous pas été au moment de croire que mon ami Struensée avait la prescience et qu'ainsi, il aurait vendu son âme au diable pour essayer ce que pèse une couronne sur le front d'un homme du peuple !... Ah ! ah ! ah ! ah ! c'est aussi trop fort ! s'associer en quelque sorte, se mettre deux, — deux hommes graves, à patente et à diplôme, — pour faire erreur !...

Certes, dans le fait de votre nom, il y a aussi un hasard unique ; mais ce ne peut être qu'un hasard.

Notre peuple danois désigne volontiers les

hommes qu'il remarque par des sobriquets, et les circonstances vous en ont donné un qu'un autre savant porte comme vous et depuis plus long-temps que vous... Oui, ce ne peut être que cela!... Il y a sans doute dans le monde deux docteurs Rouges...

Vous, vous avez ce nom parce que vous êtes un docteur vu aux lumières avec des reflets infernaux, et l'autre, celui que Struensée m'a annoncé et qui, n'en doutons pas, se présentera, on l'a appelé ainsi, parce qu'il guérit spécialement la rougeole ou la fièvre scarlatine...

— Allons! allons! poursuivit le libraire en

continuant de rire, c'est comme dans la comédie italienne : il y a double emploi de docteurs.

Je ne sais pourquoi je n'admettais pas l'explication toute naturelle que donnait M. Wisby à un fait en apparence surnaturel.

En éprouvant une certaine terreur du merveilleux, l'homme aime pourtant à y croire, et les rêveurs métaphysiciens surtout ; les rêveurs de cette espèce sont comme Christophe Colomb : leur arracher le monde des esprits, c'est leur arracher leur Amérique.

Ce fut donc avec une sorte de désappointement que j'adressai la parole au libraire.

— Nous aurions pu nous convaincre de ce que vous venez de supposer, lui dis-je, si la maison qui fut occupée par votre ami avait encore quelqu'un pour nous répondre.

— Vous savez qu'il n'y a personne ? interrogea Wisby.

— Je sais que le vieux Théodore est parti depuis deux jours.

—Mais avant de partir il est venu chez moi, et je suis en route à cause de ce qu'il m'a dit de la part de son maître.

— Et ne vous a-t-il rien communiqué de relatif à cette clé ?

Le libraire me regarda curieusement; j'étais pour lui un homme tout incidens. Puis il examina la clé dont je contai le mystère.

— Rien, me dit-il.

— C'est dommage! Vous voyez que voilà encore un hasard à expliquer. S'il y a deux docteurs Rouges, comme vous le pensez, il y aurait aussi deux clés... Pourtant, si celle-ci avait ouvert le coffret...

— Venez, monsieur! s'écria Wisby en m'entraînant.

Nous quittâmes le parc par une petite porte; ensuite, après avoir marché un instant droit

devant nous, nous longeâmes un interminable corridor plus obscur que ceux que nous avions déjà parcourus.

Ce corridor fit tout-à-coup un coude : là, il donnait sur des jardins par une petite cour qui leur servait comme de vestibule.

Le libraire ouvrit une porte, nous traversâmes un demi-arpent de terre cultivée et dont la neige avait été soigneusement enlevée.

Devant nous était une maison à deux étages; une porte vitrée nous fit pénétrer sur le palier d'un escalier que nous montâmes.

M. Wisby passait devant moi et me montrait le chemin.

Nous entrâmes dans une chambre obscure dont il ouvrit les volets ; puis, aussitôt, tirant le carton sur lequel était écrit : *Maison meublée à louer*, il le fixa à la balustrade d'appui de la croisée.

Ceci fait, il me dit : — Regardez où vous êtes.

Je mis la tête à la fenêtre ; je reconnus la rue où j'avais stationné le matin et la porte dont j'avais tourmenté le marteau.

— Je suis chez monsieur Struensée ! m'écriai-je.

— La clé, monsieur ! me dit le libraire sans me répondre ; la clé du coffret !

Et d'une main tremblante, il me désignait une tablette ciselée sur laquelle on avait posé une large cassette d'ébène. J'y courus; le cœur me palpitait violemment; je présentait la clé à la serrure : elle entrait.

Le coffret s'ouvrit!

Nous poussâmes une même exclamation.

Nous regardâmes ensemble. Le coffret ne renfermait rien de ce que j'avais espéré y trouver. Seulement, dans un des angles se trouvait un objet que je ne distinguai pas bien d'accord.

Le libraire y porta la main. Il en retira un poignard.

— Grand Dieu ! dis-je en me laissant aller sur une chaise.

Je venais de reconnaître le poignard de l'homme qui était venu chez moi la nuit. C'était bien la même arme sur laquelle jetait ses feux le diamant dont j'avais remarqué l'éclat et la valeur...

Avais-je donc reçu Struensée ?

— Et quoi ! dit M. Wisby qui expliquait mon étonnement par la vue seule du poignard, est-ce seulement pour vous mettre dans les mains un pareil bijou que l'on a fait trouver chez vous la clé mystérieuse ?

— Incompréhensible! répliquai-je. Mais vous, monsieur, connaissez-vous ce poignard comme ayant appartenu à votre ami?

— Je ne le lui ai jamais vu... Ce n'est guère un instrument de docteur; à moins, ajouta-t-il en fronçant le sourcil, que ce ne soit un instrument de ministre.

— A moins, me hâtai-je de dire, en cherchant à détourner le courant d'idées tristes auxquelles allait se laisser emporter le libraire, à moins que le docteur Struensée ne se soit servi de ce fer affilé afin de s'ouvrir la veine... Ne dit-on pas qu'il faut du sang pour apposer sa signature au bas d'un pacte?

—Ne prétendez pas en rire, s'écria M. Wisby, qui perdait la tête. Tous les raisonnemens du monde détruiraient-ils cette vérité-ci ?..... Struensée savait un mois d'avance le nom que des circonstances encore à naître devaient vous faire donner à Copenhague.

—C'est vrai... il le savait, répétai-je comme un écho.

Puis, je tombai dans de si profondes réflexions, que j'ai peine à me souvenir comment je revins à la maison et quels adieux me fit le libraire.

VI

L'ESPION.

Un mois après ces divers incidens, j'occupai la maison de Struensée.

J'étais le locataire du docteur, ou plutôt du ministre dirigeant, car alors ce nom pom-

peux que lui avait donné par anticipation l'orgueil d'un domestique lui était véritablement acquis : la toute-puissance de cet homme d'état étant à son plus haut point de splendeur.

Comme ce n'est point un roman que je raconte, mais bien un simple mémorial des choses qui me sont advenues, j'ai dû passer sans transition de ma petite maison de la rue d'Odensée à ma nouvelle demeure.

Rien que d'ordinaire ne m'étant arrivé un mois durant, après ce commencement tout-à-coup si agité, je n'ai rien non plus à noter pendant ce temps-là que la circonstance du subit départ de mon malade.

Cet homme, pour lequel je ne pouvais avoir d'estime, puisque, sans être instruit de tout le mystère, je savais, du moins à présent, que c'était afin de se débarrasser de son espionnage que Struensée avait été contraint à le frapper, cet homme, dis-je, malgré son méfait, n'en était pas moins chez moi l'objet des plus grands soins, et tout autre eût paru reconnaissant du zèle que je mettais à le traiter et à hâter sa convalescence.

Mais j'avais affaire à une de ces natures inflexibles et mal-séantes qui résistent à tout noble procédé et n'ont foi à aucune vertu.

J'ai été à même de faire, à propos de lui, une remarque qui depuis s'est renouvelée

souvent, c'est que, à tempérament égal, les hommes honnêtes guérissent plus vite que les méchans, comme si le bon voisinage de l'âme assainissait le corps.

. . . .

. . . .

— Ah ! par exemple ! laissa échapper une voix partie du milieu du cercle attentif dont Mesmer était entouré ; voici une singulière proposition. Est-ce encore un de vos aphorismes, monsieur le docteur... monsieur le docteur Rouge ?

A cette apostrophe imprévue, qui coupait sans plus de façon un récit auquel chacun commençait à s'intéresser, on se récria vivement.

Depuis qu'il avait commencé à conter ses aventures, on peut dire que Mesmer avait été écouté avec une religieuse attention. L'interruption du médecin de Wald-Hust fut donc très mal reçue, et tout ce qu'il y avait là d'écouteurs n'eut qu'une voix pour crier silence à l'importun.

— Non, parbleu ! je ne me tairai pas ! je ne laisserai pas passer une hérésie si forte ! « Le bon voisinage de l'âme assainit le corps ! » Qui ne sait, au contraire, que tous les mauvais sujets ont le corps robuste. Pour moi, — continua en pressant sa parole le docteur qu'on voulait interrompre, — pour moi, quand j'ai à faire l'amputation d'un membre... j'en demande pardon à ceux qui ont

les nerfs sensibles... je ne manque jamais de confesser un peu mon homme, et si sa vie s'est développée sur la grande échelle des sept péchés capitaux, je fais cette opération sans peur... Toujours ces malades-là guérissent.

— Avouez que vous avez voulu interrompre et troubler M. Mesmer, parce qu'il commence à nous attirer à lui! s'écria le commandant, s'adressant avec une brusquerie fâchée à celui qui lui gâtait ainsi son plaisir.

— Sans cela que prouverait ce que vous venez de dire? ajouta un des auditeurs.

— Cela prouverait que je m'inscris contre l'assertion de M. Mesmer... Avec lui, il est essentiel de ne rien laisser passer qui ne soit orthodoxe...Que savons-nous où il veut nous conduire avec une phrase?

Là, voyant que Mesmer allait répondre :

—A un homme de son talent et qui professe son système, se hâta d'ajouter le médecin de Wald-Hust, certains mots servent à poser le pied pour sauter bien loin... N'avez-vous pas vu comme nos grands faiseurs de tours de forces se servent du tremplin pour s'élancer à distance? Eh bien!...

— Je ne suis point un faiseur de tours de

forces, interrompit Mesmer avec dignité, et, en science, j'ai toujours méprisé les tours d'adresse ; je vous contais mes aventures, je me suis laissé entraîner au courant de mes pensées, voilà tout ; et pour le prouver, puisque le docteur pense, contrairement à moi, que Catilina eût été plus facile à guérir que Cicéron, je le lui accorde, afin d'avoir la libre circulation de mon récit.

— S'il veut même, je dirai avec lui, et avec un égoïste de ce siècle, que pour se porter bien et vivre long-temps, il faut avoir un mauvais cœur et un bon estomac.

— A la bonne heure !

— Certes, à la bonne heure, dit le commandant, qui tenait à se venger de l'interrupteur, mais si nous n'avions à gagner à ce que M. Mesmer cède si vite, nous dirions au docteur de Wald-Hust qu'il sait bien lui-même que ce ne sont pas toujours les méchans dont la vie est si bien trempée.

— Et il en a eu un exemple récent, ajouta le jeune officier que l'on a vu à la veillée dans nos premières pages, — M. de Grannat, ici présent, naguère malade à la mort, n'est-il pas debout? Tandis que dans le même dortoir où se trouvait M. le comte, un scélérat consommé...

— Dont la vie, reprit le commandant, a dû

se développer largement sur votre grande échelle des sept péchés capitaux, Pierre-le-Tueur enfin, est mort, on peut le dire, avec une facilité qui dément...

— Mon Dieu ! qu'il fait étouffant ici ! s'écria Pierre à cette parole qui lui frappait au cœur.

— C'est vrai ; le temps est à l'orage, dirent quelques convives qui se levèrent.

Le prétendu comte de Grannat avait été soulever le rideau de la croisée et se tenait le dos tourné à la table où s'étalait tout l'appareil d'un thé élégant, échappant ainsi aux observations des interlocuteurs de cette scène.

Pour ceux-ci, ils continuèrent l'entretien, se laissant prendre malgré leur protestation précédente à la manœuvre de l'antagoniste de Mesmer, dont le but était, en effet, de battre l'adepte sur un point même indifférent, afin d'ôter quelque chose à l'autorité de ses paroles prochaines.

Cependant, au dehors, la nuit était noire, et l'on entendait dans les branches des sapins passer ce souffle large et lourd qui précède l'ouragan et semble essayer les forces des robustes tiges qu'il va tourmenter tout à l'heure.

Sur le réseau de verdure dont la petite maison était enveloppée, tombaient de pe-

santes gouttes de pluie, si distinctes qu'on eût cru pouvoir les compter, et contre l'étroite fenêtre qu'éclairaient les deux becs de lampe, l'on voyait, suspendues à leurs pampres grimpans, les clochettes blanches s'agiter sur la vitre et la frapper par intervalle.

On eût dit un essaim de papillons effarés battant de l'aile pour fuir la tempête et demander asile.

— Il serait prudent de s'en retourner à Wald-Hust, dit tout-à-coup le docteur... monsieur Mesmer nous accordera bien quelques séances encore?

— Toutes celles que vous voudrez pour vous convaincre, mon cher confrère!

En ce moment un coup sourd retentit dans es profondeurs de la forêt Noire.

— Nous nous en retournerons après l'orage, dit le commandant qui allait partir à regret.

Puis, il s'assit.

Et comme si c'eût été chose convenue, suivant cet exemple, chacun reprit de nouveau son siége sans en excepter le médecin de Wald-Hust. Mesmer lut dans tout les regards qu'on attendait qu'il voulût bien reprendre son histoire où il l'avait laissée.

Il se recueillit donc un instant; et nous, qui

ne sommes ici que le collecteur de notes éparses qui ont fait l'ensemble de cet ouvrage, nous profitons de ce répit pour prévenir nos lecteurs que ce n'est pas Mesmer, mais bien nous-mêmes qui avons marqué par des titres les différentes périodes de ces aventures. Ne faut-il pas à ceux qui lisent comme à ceux qui content le temps de respirer ?

A chacune de nos pauses, on supposera donc que le narrateur reprend haleine ; que Sara, hôtesse attentive, fait circuler doucement la bouilloire, ranime la lampe, soulève le pot de bière ; et s'il est parmi ceux qui nous suivent des observateurs qui veuillent étudier le remords dans la conscience de l'homme, ils profiteront de ces lacunes néces-

saires pour ne laisser passer inaperçues aucune des émotions de Pierre-le-Tueur, et ils chercheront quelles sont les phases de ce récit dont il peut recevoir le contre-coup.

Ceci dit, suivons de nouveau Mesmer, qui en était revenu à Muller, son pensionnaire.

Les caractères de cette énergie, reprit-il, ne manquent pas d'une certaine adresse pratique; et pourtant une chose m'étonnait en cet homme, c'est qu'aussitôt qu'il eut pu se connaître et parler, ou du moins aussitôt que l'ardeur de la fièvre fut passée, il ne demandât pas où il était et comment il se trouvait chez moi.

Il n'est pas assez ordinaire de voir des médecins recevant des malades et les hébergeant pour que ceci ne valût pas une explication.

Je m'attendais bien, quant à lui, qu'il me ferait un mensonge s'il m'adressait cette question ; mais ce mensonge m'était dû à titre de politesse. Pour moi, j'ai déjà conté que je m'étais fait ma leçon afin de le mettre à son aise.

— Je vous ai trouvé sur le pavé, baignant dans votre sang, lui aurais-je dit. Comme vous êtes jeune, beau garçon, et que vous n'avez pas autrement l'air d'être riche, j'ai supposé que c'était une affaire de rivalité et d'amourette ; c'est même une histoire que j'ai

contée à ceux qui vous ont vu chez moi, attendu que les affaires d'amour ne compromettent personne et intéressent tout le monde.

S'il s'agit de chose plus sérieuse que cela, je ne vous demande pas votre secret... guérissez, c'est ma seule affaire.

Voilà ce que je voulais lui dire; mais si je lui disais cela, il devait me répondre au moins : « Bien obligé, docteur ! »

Or, c'était sans doute ce qu'il avait résolu de ne pas faire, car il se taisait et me laissait prendre soin de lui comme s'il se fût cru dans un hospice, ou comme s'il eût pensé que j'avais reçu pour cela mission et rétribution.

Il se trompait, au moins pour la dernière moitié, aucune nouvelle du jeune ministre ne m'étant parvenue depuis sa première et unique visite.

J'étais du reste, près de cet homme, et, en vue des intérêts de Struensée, assez embarrassé de mon personnage.

Si ce dernier voulait que fût gardé le secret pour lequel il avait failli commettre un meurtre, quelle précaution prenait-il pour cela? d'où venait une telle sécurité et une si grande indifférence après une si vive crainte?

Tant que le blessé serait malade, rien n'é-

tait trop compromis ; mais sa santé revenue, pouvais-je l'empêcher de partir ?

Je ne le pouvais ni ne le voulais : j'étais docteur et non point geolier ; et cependant, je lisais dans la pensée de mon très désobligeant pensionnaire qu'il avait sur mon compte une tout autre croyance, quoique ni sa parole ni son regard n'en témoignassent rien d'une manière ouverte.

Quand j'étais là, il ne faisait pas un geste, il ne disait pas un mot où je ne devinasse la retenue, la contrainte, et cette façon de faire le guet sur soi-même qui est l'attitude d'un prisonnier en présence de son gardien.

Cette situation me gênait ; j'y voulus mettre un terme.

— Monsieur, lui dis-je un jour assez brusquement, savez-vous comment vous êtes venu ici ?

Il hésita à me répondre.

— J'attendais que vous me le contiez, monsieur le docteur.

— Vous l'attendiez ?... En vérité, ceci n'est guère naturel !

— Je suis d'un caractère circonspecte et je n'interroge jamais.

— Pas même ceux qui vous ramassent dans la rue et vous rendent à la vie?

Mes paroles doivent paraître bien rudes, mais on ne se figure pas combien alors était provoquant le sang-froid de cet homme.

— Il fallait me laisser dans la rue, monsieur le docteur.

Puis ses lèvres se pinçant avec un mouvement ironique indéfinissable, il ajouta :

— Il est des maladies qui ont besoin du grand air pour guérir vite; la mienne est de celles-là, et j'ai quelque idée que j'aurais été

sur pied plus tôt si l'on m'avait laissé où j'étais tombé.

— Vous seriez mort, monsieur ! si on vous y eût laissé.

— Ce n'est donc pas vous qui m'y avez ramassé, monsieur le docteur ?

Je baissai les yeux.

— Ce n'est du moins pas moi qui vous garderai davantage, répliquai-je sans lui répondre... Vos forces sont revenues, monsieur.

— Ceci s'entend... Mais vous ne parlez pas

de vos honoraires... Mon séjour dans votre maison a dû vous coûter beaucoup.

— Quand vous serez chez vous, s'il vous plaît d'y penser, nous pourrons compter un jour; sinon...

— Vous compterez avec la Providence... Vous devez être bien avec elle ; car, si j'ai bien vu, ou vous n'avez qu'un malade, ou vous avez renoncé à ceux dont vous preniez soin avant que celui-ci fût venu chez vous... Vous montrez de la confiance en Dieu et du dévoûment envers les hommes.

— Et vous montrez, vous, monsieur, bien

peu de convenance et une dureté de cœur dont vous aurez peut-être à répondre.

J'étais fort en colère; mais je le témoignai moins que je ne l'eusse fait en d'autres circonstances.

Je comprenais maintenant que cet homme en savait plus que Struensée ne l'avait cru d'abord; c'était donc Struensée que je ménageais en ne répondant pas à l'insolent comme il le méritait et comme je l'eusse dû, de lui à moi, si ma parole eût été libre.

Evidemment quelque chose de nouveau que j'ignorais était survenu depuis le séjour de cet homme à la maison; il avait trouvé quelque

part un appui dont je soupçonnais la puissance sans la connaître.

Cependant, et quoique je ne fusse pas très rassuré sur les suites de cette aventure, j'appelai ma femme de ménage, qui, je crois l'avoir dit, était devenue ma domestique à demeure ; j'appelai cette femme, dis-je, afin de lui donner l'ordre d'aller chercher une voiture pour y faire monter mon hôte impertinent et l'envoyer où bon lui semblerait. Mais lui, devinant mes intentions, me prévint.

— Marianne est en commission pour moi, me dit-il... Oh! rassurez-vous! cette femme ne vous a pas trahi; mais vous lui avez fait sur moi une confidence si attendrissante, que,

malgré ses quarante-cinq ans, sa vieille âme s'est émue. Que vous dirai-je? Marianne s'intéresse à mes amours. — Amours de votre invention, docteur! — La vieille fille a donc porté mystérieusement pour moi plusieurs lettres qui sont censées écrites à cette belle pour laquelle je suis censé avoir été frappé... Et tenez! voici la dernière réponse à ma dernière missive.

Il tira une lettre de sa poche et m'en montra le cachet.

C'étaient les armes souveraines de Danemarck!

— Les armes du roi! m'écriai-je.

— Non, monsieur le docteur, non! mais les armes de la reine-mère, de la douairière Marie-Julie.

— La reine en disgrâce?...

— A laquelle je vais conter vos bons soins pour moi et les obligations que j'ai à celui qui me les a procurés.

En ce moment, le bruit roulant d'une voise fit entendre; c'était un bruit rare dans ma rue. Je soulevai le rideau rouge de ma vitrière. Un équipage modeste, mais bien tenu, s'avançait; le cocher et le laquais n'avaient pas de livrée. Les stores étaient baissés.

Marianne entra et annonça joyeusement le carrosse qui venait prendre M. Muller.

— Au revoir, monsieur le docteur ! me dit cet homme tout triomphant.

— Allez !... et que Dieu vous change !

— J'y perdrais ; merci !

La voiture arrivait.

Descendu avec rapidité, le laquais était dans ma chambre d'entrée; aussitôt et par un prompt mouvement, le carrosse se serra contre le mur et le longea de si près que la portière en s'ou-

vrant devait s'abattre dans le cadre de ma porte.

Je pensai que cette précaution avait été demandée par Muller lui-même, afin de n'être point remarqué des passans.

— Ouvrez, dit ce dernier au laquais d'un ton de commandement.

Le valet ouvrit; mais Muller, jetant aussitôt un coup d'œil dans la voiture, poussa un cri; son visage hautain devint livide; il trembla de tout son corps.

Je regardai.

Quatre hommes se trouvaient assis sur les deux banquettes. Trois portaient l'uniforme des gardes du roi. Leur sabre était dégaîné. Le quatrième qui occupait l'angle gauche de la voiture, près de la portière, était en habit bourgeois... Je reconnus Théodore, ce serviteur de Struensée, qui m'avait salué le premier de mon singulier surnom.

Muller se jeta en arrière, promenant autour de lui ce rapide et désespéré coup d'œil d'un homme qui se trouve pris et cherche par où se sauver; mais le laquais avait déjà fermé la porte de communication de mon cabinet, en sorte qu'il fallait ou partir de bonne grâce, ou se résoudre à soutenir une lutte inégale dans les quinze pieds carrés de ma chambre.

Mon hardi pensionnaire prit son parti. L'air d'audace et de rude insouciance qui l'avait quitté un instant reparut sur son visage. Il enfonça son chapeau sur ses yeux en mauvais garçon et monta tranquillement le marchepied. On le plaça entre deux gardes.

— Pour vous, monsieur le docteur, me dit alors le vieux Théodore en me remettant un papier.

— Vous verrez, dit Muller me regardant entre deux yeux, que ceci sera le salaire de votre belle cure... Oh! il n'y a jamais rien à perdre à avoir affaire avec moi... Mais croyez pourtant, mon cher monsieur Mesmer ! que ce n'est pas un réglement définitif entre nous.

La portière se ferma. Théodore me fit un salut et laissa tomber le store qui me cacha sa vieille tête à cheveux blancs. Vigoureusement fouettés, les chevaux partirent.

Le paquet que je venais de recevoir était lourd pour son peu de volume.

J'en détachai vivement la triple enveloppe : des pièces d'or s'échappèrent. C'étaient deux rouleaux de pièces d'or ! le prix de mes soins sans doute.

Certes, le séjour de Muller m'avait occasionné beaucoup de fatigues et de désagrément, mais il m'était dû un salaire et non point une récompense. Si Struensée me gratifiait en

ministre, je ne pouvais accepter, moi, qu'en médecin.

Pour me payer mes honoraires, j'enlevai quelques unes des brillantes pièces et j'allais replier les autres, quand je m'aperçus que les deux papiers dont on avait formé les rouleaux étaient écrits.

Sur le premier, se trouvait une quittance pour un loyer des six prochains mois de la maison jadis occupée par le docteur Struensée et aujourd'hui, disait le papier, louée au docteur Mesmer. Sur l'autre, une seule ligne avait été tracée en danois vulgaire : *Ne manquez pas d'y aller... peut-être nous y verrons-nous.*

Si l'on se souvient de tout ce qui précède, on comprendra quelle joie je dus ressentir à cette sorte d'invitation. Mon déménagement ne fut ni long ni difficile : j'ai déjà dit comment j'avais quitté la rue d'Odensée.

Il est une époque de la vie où les événemens vous arrivent coup sur coup, comme si la destinée avait préparé pour vous des jours de travail où elle vous accable et vous surcharge. Alors, aussi, un monde de nouvelles pensées se loge au fond de vous-même. Les âmes qui ont touché à de telles perceptions en conservent à jamais l'empreinte. Leur repos même en est fatigué, ou plutôt leur repos n'est qu'extérieur.

Telle était ma situation depuis les merveilleux incidens qui avaient marqué le passage des quelques jours dont j'ai conté l'histoire.

On me connaît assez maintenant, on connaît assez le but de ma vie et par quels moyens j'y voulais atteindre, pour imaginer la nature des réflexions qui m'arrivaient.

Désormais entre Struensée et moi existait une sympathie réelle ; je l'avais comme pressentie quand il combattait mes idées, et maintenant j'en trouvais les liens plus resserrés au fond de mon cœur.

Il me semblait que j'étais pour beaucoup dans la conversion de ce grand homme. Au–

tant je l'avais trouvé sceptique et railleur dans ses lettres, autant je le trouvais grave et même religieux aujourd'hui, et quand Wisby pensait que son savant ami s'était un peu donné au diable, je pensai, moi, au contraire, qu'il avait cherché Dieu.

Qui me le prouvait ? rien et tout.

Rien, puisque l'on sait combien peu je lui avais parlé et dans quelle circonstance.

Tout, car, dès mon arrivée, quoique hors de sa présence, j'avais été comme investi par lui ; je croyais en lui, je pressentais qu'il devait m'initier à quelque grand secret.

Les choses mystérieuses ont une sorte de rayonnement qui est une véritable révélation de leur nature pour les âmes mises dans une certaine disposition ; elles n'expliqueront pas, mais elles comprendront qu'on pourrait expliquer. C'est le parfum de la fleur que l'on ne peut voir encore, dont l'essence ne vous est pas connue ; attendez qu'une fraîche brise pousse vers vous ses plus pénétrans arômes et vous la nommerez.

Attendre !

J'attendais et je ne recevais aucune nouvelle de Struensée ; il avait voulu se mettre en communication avec moi, il me laissait espérer sa présence, et pourtant, je ne le voyais pas.

Je faisais de fréquentes visites au coffret, que j'étais maître à présent d'ouvrir à ma fantaisie, m'attendant chaque jour à quelque surprise; mais je le trouvais toujours vide et ne renfermant que le poignard dont j'ai parlé. Je cherchai si, dans l'épaisseur du bois, on n'aurait pas pratiqué un double fond : il n'y avait rien de semblable.

Ce ne pouvait être pourtant pour me montrer seulement un poignard, que Struensée m'avait assigné cette sorte de rendez-vous de la clé, puisque, avant l'épisode le plus animé de ce récit, dans la prévision que je pourrais venir dans son ancienne demeure, le domestique Théodore aurait eu ordre d'ouvrir le coffret au docteur Rouge.

Je ne pouvais supposer non plus que ce fût pour me montrer un coffret vide.

Malgré leur singularité, les événemens qui venaient de se passer avaient un côté trop grave pour me laisser penser que le docteur eût voulu s'amuser seulement à surprendre et à fixer mon attention par une mise en scène bizarre; d'ailleurs, le trait de prescience qui avait effrayé Wisby était là pour répondre.

L'inconnu de cette affaire avait sans doute quelque chose de sérieux pour moi et pour la science. C'était ce que je brûlais d'apprendre.

Il ne faut pas croire cependant que j'employasse toutes mes heures à rêver creux. Fi-

dèle à la parole qu'il avait donnée, le libraire de la Faculté avait pensé à me faire des pratiques.

J'eus des malades, et en peu de jours, si je ne fus le médecin le plus occupé de Copenhague, je n'étais pas du moins celui qui avait le plus de temps à lui.

C'était peut-être le cas de reprendre mes recherches et de continuer mes épreuves ; mais, outre que le champ de mes idées s'était bien agrandi depuis mon arrivée en Danemarck, je me serais donné de garde de faire aucun essai avant d'être sûr de moi-même et d'un puissant appui. Rien de plus dangereux que le rôle de Messie en médecine ; les scribes et les

pharisiens de la spécialité sont bientôt contre vous.

Pour ma part, je me souvenais encore de mes déboires de Vienne, des violentes sorties de Stoerck et de la haine du père Hell; donc, en attendant mieux, je faisais le moins mal possible ce que j'appelle de la mauvaise médecine, c'est-à-dire de la médecine comme tout le monde.

VII

LE MIROIR AUX RÊVES.

J'ai tellement accoutumé à montrer mon goût pour les détails, que vous avez dû vous étonner qu'en entrant dans la maison de Struensée je n'en donnasse pas au moins un crayon rapide.

La maison d'un homme qui a eu le loisir d'y vivre long-temps et de s'y arranger, est comme le nid de l'oiseau, on y peut étudier ses mœurs et ses habitudes ; mais de cette demeure-ci j'aurai peu à dire ; on devinait seulement que le docteur avait été un homme de plaisir.

Les meubles reluisaient, les tentures étaient gaies, les buffets profonds, la table à écrire du cabinet était petite, et la table de la salle à manger large et longue; les serrures de la cave n'avaient pas une tache de rouille malgré l'humidité, et quoique les clés tournassent facilement, les ressorts en étaient solides et sûrs.

De nombreuses rangées de bouteilles vides attestaient par leurs diverses formes l'universalité des connaissances du possesseur, et le soin particulier qu'on avait pris à les choisir parmi celles dont le verre est mince et poreux prouvait l'aimable attention que le buveur avait eue pour lui-même et pour ses convives.

Ainsi, avant même de la verser dans la coupe, le regard se réjouissait de l'éclat et du coloris de la liqueur, et cette recherche dénotait le sybarite qui ne laisse chômer aucun sens, tout en en excitant un plus souverainement que les autres.

Cette dernière observation, qui ne man-

que pas de profondeur, je la devais à Wisby, homme habile dont on a pu voir la facilité dans le diagnostic lorsque, à notre première entrevue, il avait si ingénieusement reconnu que j'étais médecin.

Struensée avait donc été un homme de plaisir; c'était connu, et l'inspection de sa maison ne m'en apprenait pas plus que je n'en savais à l'avance.

Mais Struensée avait changé tout-à-coup de conduite, et des deux parts qu'il avait faites de sa vie, donnant l'une aux amusemens et l'autre aux études, il avait retranché la part des amusemens.

Du moment de cette subite conversion, et comme s'il eût voulu se soustraire à la préoccupation des souvenirs, il avait fait bâtir un pavillon à l'angle nord de son petit jardin et dans la partie la plus reculée, pavillon sans croisée, recevant le jour seulement par une petite coupole pratiquée au sommet du toit.

Là, disait-on, il se retirait, y passant des journées et des nuits entières, et quelquefois y recevant certains malades avec lesquels il s'enfermait plusieurs heures de suite.

C'était ce pavillon qu'il eût fallu voir ; mais précisément le propriétaire se l'était réservé.

Aussi, quoique ce ne fût pas la saison de la

promenade, dans les intervalles de mes visites je descendais dans le jardin, et, bien couvert de mon manteau, je tournais autour de ce sanctuaire d'où il me semblait que devait partir la voix de quelque oracle; ou bien, quand j'avais à revenir chez moi, au lieu de passer par l'entrée officielle, — l'entrée par la rue, — traversant le quartier qui avoisine le parc royal, je prenais par le long corridor que l'on doit se souvenir m'avoir vu longer la première fois que je fus introduit dans la maison de Struensée.

En rentrant de ce côté, ce m'était une occasion de faire quelques pas tout près du pavillon, d'en toucher la porte, d'essayer de la pousser même, espérant, je ne sais pourquoi,

qu'un jour elle céderait et qu'une voix me crierait : « Entrez ! »

Mais nulle voix jamais ne se faisait entendre et, chaque jour, ma curiosité redoublait.

Puisque je suis en train de confesser cette faiblesse, — peut-être moins blâmable qu'on ne le pense dans ma situation, — il faut que j'avoue un de mes enfantillages, d'autant qu'à celui-ci je dois le premier pas que j'ai fait dans la révélation de toutes les choses cachées de ce récit.

Quand j'étais fatigué soit par les soins à donner à mes malades, soit par mes études ou par le heurtement de pensées dont s'exalte et

souffre la tête d'un homme qui est à la recherche d'une vérité nouvelle, j'avais trouvé un moyen de m'en aller pour ainsi dire au delà de ces pensées, de m'en dégager en les déposant comme un fardeau à reprendre à l'heure où mes forces seraient revenues, ou bien, si je jugeais à propos de les conserver, je m'étais donné la faculté de les regarder sous leur aspect le plus favorable et, quelquefois même, de les faire monter jusqu'à une sorte de glorification.

Je préviens que je vais jouer un peu à la petite chapelle et que ceci ressemble assez à cette grande jouissance dont plus tard J.-J. Rousseau vantait les délices, et qui consistait à se jeter sur le dos dans un batelet et

à regarder s'arrondir le ciel et passer les nuages, dans l'oubli de la rive et au balancement du flot.

J'appelais cela me mettre en rêverie.

A-t-on essayé quelquefois, après avoir admiré un beau paysage, des eaux agitées, un ciel étoilé par la nuit, ou, dans le jour, un ciel nuageux qu'empourpre le soleil, a-t-on essayé de faire passer ce tableau dans un miroir?

Si on l'a essayé, on a dû remarquer que la perspective s'éloigne et devient plus aérienne, que les plans sèchement détachés se massent par des transitions adoucies, que le trop de crudité des tons s'attiédit et se nuance.

Dans un miroir on voit vrai, mais on voit de cette vérité qui fait l'illusion du mirage; ce vrai a acquis une sorte d'enchantement. Chose étonnante! tous les plans de cette création assise sur des vapeurs fuient à l'œil, et toutefois l'air qui les environne semble plus dense; on dirait qu'on va toucher presque les fluides ondes de l'air dans lesquelles tout se plonge.

La science d'un peintre, se nommât-il Claude, ne donnerait pas à la nature reproduite le charme que l'on obtient par ce procédé, charme presque magique qui caresse le regard et émeut l'âme, car on dirait que la mélancolie, ce sentiment qui n'appartient qu'à l'homme, a passé dans ces arbres, dans ces

eaux, dans cette verdure, dans le vol même de cet oiseau qui traverse l'espace ; et si vous vous arrêtez long-temps à contempler cela, si vous agitez votre glace pour faire monter la terre au dessus de votre tête et faire descendre le ciel au niveau de notre sol, vous opérez peu à peu sur vous-même une mystérieuse révolution qui vous pousse hors de ce monde pour vous jeter dans le monde intérieur où vous pouvez faire un séjour de quelques heures, souvent au grand repos de vos pensées, souvent aussi, je viens, je crois, de le dire, à leur grande glorification.

C'était au mois de février 1770, j'avais entendu sonner une heure du matin et je prolongeais ma veille encore.

Les pieds posés sur les cendres chaudes de mon foyer, dont petit à petit le dernier tison s'était éteint, les fenêtres bien closes, mais les rideaux tirés, la lampe ne brûlant plus, accoudé sur ma table, les yeux fixés dans un de ces miroirs courbes et noircis qui reproduisent les objets en les réduisant aux proportions de leurs cadres, je regardais au dehors.

Le moment était bien choisi. Quoique taché de noirs nuages, le ciel avait de larges places où brillaient les étoiles, et la lune semblait repousser les vapeurs au delà de l'orbe immense que sa lueur avait décrit.

J'avais arrangé mon miroir de façon à ef-

facer une suite de bâtimens qui s'étalaient à ma droite. Pointé en quelque sorte sur une percée pittoresque, le réflecteur me dégageait de la ville et cernait dans son carré une vue unique.

Devant moi s'étageait d'abord, au premier plan, une plantation d'ifs dont les branches, que le ciseau du jardinier n'avait jamais touchées, s'échevelaient à l'air; au delà de ce massif s'élevait le pavillon secret de Struensée et s'arrondissait sa coupole, dont les vitres, frappées par les rayons de la lune, faisaient pailleter la lumière comme une gerbe d'eau qui tombe dans un bassin; plus loin, à gauche, descendaient des jardins faisant suite au mien,

terminés tout-à-coup par la découpure gigantesque d'un des forts du canal qui donne dans le port.

Là, un faisceau de mâts et des milliers de cordages s'entrelaçaient, et les banderolles que le vent faisait doucement onduler dans les manœuvres eussent pu se prendre pour les formes apparentes de ces esprits malicieux que les matelots accusent de venir la nuit brouiller le bon ordre de leurs travaux du jour.

J'ai oublié de dire que la neige qui avait tombé la journée entière faisait courir, le long de ces lignes profondément estompées, de larges traits de lumière, de sorte qu'au lieu

d'un tableau se déroulait devant moi une vaste estampe semblable à ce premier produit de la pensée d'un artiste qui jette hardiment ses masses à l'encre de Chine et prononce ses reliefs au crayon blanc.

Je contemplais. Mon imagination, s'harmoniant avec cette grande scène, m'avait jeté dans un monde de féeries où je me garderai bien de faire pénétrer qui que ce soit, afin de ne point être traité de fou; en un mot, j'avais pressé la sensation en moi-même, comme on presse le ressort d'une détente.

Que vous dirai-je enfin? j'étais parti.

Déjà mes visions s'agrandissaient, semblables en quelque chose peut-être à celles que

dut avoir Newton au moment où allaient devenir fécondes ses grandes pensées, quand tout-à-coup le vent souffla avec violence.

Poussés vers la lune, les nuages s'assombrirent ; ébranlés fortement, les arbres laissèrent tomber la neige qui les couvrait ; à la brusque secousse qui leur fut imprimée, leurs bras noueux me semblèrent se lever vers le ciel comme les membres décharnés de cadavres qui viennent de se débarrasser du linceul.

Un sentiment d'effroi me saisit ; je me mis debout, et, pour effacer cette funèbre illusion, je soulevai la base du miroir dans lequel je voyais tout ce spectacle.

Ce mouvement, en faisant tourner le réflecteur, me donna les vastes aspects du ciel, et je ne gardai de la terre que ce qu'il en fallait pour servir de repoussoir au tableau.

Mais en ne prenant ainsi que les cimes des arbres et le faîte de tous les objets dont j'étais environné, mes yeux durent se fixer avec attention sur la ligne inférieure de mon changement à vue... Quelle est ma suprise!... des lueurs partent de l'intérieur du pavillon et viennent éclairer en dessous le demi-globe de la coupole.

Je crois m'être trompé, parce que cette lueur n'est pas permanente; mais, au bout d'un instant, je la vois reparaître.

Un sentiment de crainte indéfinissable me fait battre le cœur : je le combats aussitôt; car, chez moi, la peur s'use très vite et n'est qu'un effet de surprise dont j'ai raison en un instant. Celle-ci, promptement passée, et avant que la seconde apparition du jet de lumière ait disparu, je conclus que, pour cette nuit, le pavillon est habité, et je me mets en devoir de m'en assurer.

Je descends vivement dans le jardin. La neige durcie crie sous mes pas. Je ralentis ma marche pour ne point effaroucher mon visiteur nocturne, quoique alors je ne puisse savoir s'il est encore dans le pavillon, car, arrivé en bas, j'aperçois à peine la coupole, et à

mesure que j'avance, je la perds tout à fait de vue ; je m'arrête un instant : j'écoute.

Le vent souffle toujours, mais, hors le bruit du vent, tout est calme au loin et autour de moi.

— Allons, dis-je mentalement, on est parti ; ce ne sera pas encore pour cette fois.

Pas encore! cette idée m'importune ; mais il est un moyen de m'assurer si elle est vraie.

Pour pénétrer dans le pavillon, il a fallu venir par le chemin du corridor et ouvrir la petite porte du jardin. Si le mystérieux visiteur s'en est allé, le verrou sera tiré.

Je regarde, je touche ; le verrou est poussé comme d'ordinaire.

Ainsi donc, celui qui est venu est encore là !... Je ne fais pas la réflexion toute simple que, s'il est possible qu'une première fois, pour entrer, le verrou ait pu être tiré du dehors, du dehors aussi, il a pu recevoir l'impulsion qui l'a remis à sa place : quand on est agité comme je l'étais, la pensée marche plus vite que la raison.

Le pavillon est occupé, c'est tout ce que je veux savoir... Oh ! je veux mieux que cela !... je veux connaître celui qui l'occupe, et, pour m'en assurer, je resterai dans le jardin.

J'y reste, en effet, ainsi qu'une sentinelle attentive.

Mais voilà déjà long-temps que je suis là, personne ne paraît, le froid devient insupportable. De peur de perdre une indication, je n'ose ni marcher, ni faire un de ces violens mouvemens qui rappellent la circulation du sang; mes pieds sont morts, mes mains se crispent et peuvent à peine retenir les plis de mon manteau; mon souffle, qui à ce moment tombe sur l'extrémité d'un rameau de cyprès, s'y glace aussitôt et le fait scintiller comme une végétation de cristal.

Il faut que je rentre ou que je meure de froid... Rentrer!... rentrer, soit! mais quand

j'aurai réchauffé mes pieds sur les cendres de mon foyer, quand j'aurai battu mes flancs pour y ramener la circulation, je reviendrai.

Cependant, avant de partir, je vais à la porte du pavillon, j'applique mon oreille tout auprès...

Est-il possible!... Ou la folie s'empare de moi, ou si j'ai conservé ma raison, si mes sens sont dans toute leur intégrité, là dedans une musique céleste se fait entendre.

Toutefois, je doute encore, je m'interroge, ai-je la fièvre? tout ce bruit sonore est-il dans mon cerveau? recommencé-je le rêve

infini qui a été si subitement interrompu tout à l'heure?...

Non! tout est réel, car si je m'éloigne je n'entends plus; si je me rapproche l'harmonie recommence, mais une harmonie dont les notes m'arrivent trop éparses pour que je puisse saisir un sens musical bien déterminé.

A l'entendre comme je l'entends, on pourrait croire à ces chœurs d'instrumens qu'emporte une nacelle sur le courant d'un fleuve où tous les accidens de la rive reproduisent les sons, ici puissans, là affaiblis, là-bas presque éteints.

Cependant, qu'ils fussent renforcés ou

amoindris, ces sons ne s'entendaient que dans le pavillon, l'oreille collée à la muraille pouvait seule prendre à leur passage ces bouffées musicales : c'était comme lorsqu'on écoute la pulsation dans la poitrine d'un homme, c'était un rhythme intérieur dont semblait vibrer encore la croûte du bâtiment : mais éloigné de là, seulement à peu de distance, on n'avait que le mouvement des alentours d'une grande ville et les murmures de la nuit une fois que le vent est levé.

— Struensée! monsieur Struensée! dis-je avant de m'éloigner, en plaçant mes lèvres contre les parois de la porte, — monsieur le docteur! est-ce vous?

Ceci avait été à peine prononcé que le chant cessa, un bruit se fit semblable à celui d'un meuble qui tombe.

Je m'éloignai de plusieurs pas, pensant qu'on allait ouvrir. Quelques secondes de silence se passèrent ainsi ; j'avais les yeux fixés sur le trajet qu'il fallait faire de la porte du pavillon à la porte qui donnait sur la petite cour du passage, lorsque, précisément dans cette cour, à l'extérieur, j'entendis comme un frôlement, comme des pas qui glissent ; on était hors de la portée de ma vue.

Mais cette nuit-là j'avais en quelque sorte aiguisé mon ouïe et donné des forces extraordinaires à mon attention. Quelques paroles

furent prononcées ; malgré la distance, je n'en perdis pas une syllabe.

— On a entendu : venez ! — disait au dehors une douce voix.

— On a entendu, oui, certes ! dis-je en moi-même, mais qui donc parle là ? et qui sont-ils ceux qui ont craint d'être entendus ? les musiciens du pavillon ? en l'admettant, ce n'est donc pas par mon jardin qu'ils se sont introduits ? Il y a donc une autre issue ?

Les questions se pressaient d'autant plus en moi-même, que la porte du pavillon restait close et que rien n'annonçait que ceux que j'avais troublés dussent en sortir ; et comme une fois une vérité saisie, toutes

celles qui y tiennent en sont subitement éclairées, je me rappelai alors avoir observé que cette petite cour où j'entendais parler, et qui précédait le jardin, je l'avais toujours vue déblayée de la neige que la rigueur de la saison y faisait tomber chaque jour ; or, c'était chose d'autant plus curieuse à noter ici, que le grossier escalier donnant dans cet espace si nettoyé, montait chez des gens du peuple dont le paresseux usage est de laisser ces traces ordinaires de l'hiver jusqu'à ce que, pour s'en débarrasser, le soleil du printemps leur vienne en aide.

De cette observation à conclure que ceux qui, en ce moment, venaient là avaient intérêt à ne laisser aucun indice de leur passage,

il n'y avait que la liaison d'une idée à une autre, et cette dernière pénétrant dans mon esprit avec conviction, je me précipitai vers la porte qui donnait sur la petite cour, et l'ouvris pour éclaircir mes doutes.

Il n'y avait personne ; mais j'entendis qu'on s'échappait par le corridor : j'y fus bientôt.

L'obscurité la plus profonde y régnait. Je ne pouvais me guider qu'au bruit des pas des fuyards; je courais pour les rattraper.

Mais après le premier élan, engourdi par le froid, je sentis que j'allais quitter la partie.

Une considération nouvelle m'y contraignit.

Quoiqu'il y eût entre moi et ceux que je voulais suivre une distance de plus de cent pas, j'entendis distinctement le froissement d'une épée qu'on tire du fourreau ; puis, l'air siffla au passage du fer qui le coupait avec violence.

Je compris qu'en cette circonstance il s'agissait pour moi de quelque aventure dont la scène finale pouvait devenir le pendant du coup de poignard de Muller.

Je m'arrêtai ; car de toutes les belles choses de ce monde, le courage n'est bon que par l'emploi qu'on en fait. Je remis à d'autres temps à donner des preuves de cette vertu, et retournai sur mes pas.

Au moment où j'allais rentrer dans la cour, mes pieds s'embarrassèrent dans un objet que je traînai après moi. Je me baissai pour m'en dégager et touchai une étoffe fine et soyeuse que je ramassai.

Nul doute que ce ne fût une dépouille laissée en courant par une des personnes qui me fuyaient, la plus gracieuse de l'association apparemment, car si mon tact ne me faisait pas défaut, je tenais une mantille de femme.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES.

(1) Parmi les somnambules naturels, il en est qui entendent et écoutent les bruits du dehors. Tenant encore au monde extérieur qui préoccupe leurs sens pendant qu'ils obéissent à la faculté intérieure qui les fait agir ou à la force qui les commande, ils vivent ainsi de la vie du songe et de la vie réelle. Placés, en quelque sorte, au milieu du rêve et en deçà du rêve, ainsi que les somnambules

magnétiques, ceux-ci ne se souviennent plus au réveil; mais ensuite, à leur prochaine crise, il arrive souvent qu'ils reprennent le fil de l'événement commencé, cherchant en dehors d'eux à rendre complète la scène passée qu'ils ajustent à la scène présente, et accomplissant ainsi une espèce de vie épisodique mêlée à la vie ordinaire, dont elle se distingue quoiqu'elle s'y engage.

(2) Mesmer connaissait le somnambulisme artificiel; voyez le *Traité théorique et pratique du* MAGNÉTISME ANIMAL, par J.-J.-A. Ricard, pages 49 et 535.

(3) « Je crois au magnétisme . . . .

. . . .

» On vous a parlé sans cesse de ses avantages, vous les re-
» connaîtrez ; mais appliquez-vous surtout à sonder et à
» prévenir ses dangers. L'homme abuse de tout, dénature
» tout, et le remède que nos pères ont regardé comme une
» chimère, administré par des mains trompeuses et mal-
» veillantes, peut devenir un poison mortel et caché. »
— *Introduction au Magnétisme,* par Aub. Gauthier.

(4) Les premiers commissaires du roi nommés pour

examiner les procédés de Mesmer, ont vu, au milieu d'une grande salle, une caisse circulaire faite de bois de chêne, et élevée d'un pied ou d'un pied et demi, qu'on nomme le baquet. Le couvercle de cette pièce est percé d'un nombre de trous d'où sortent des branches de fer coudées et mobiles. Les malades sont placés à plusieurs rangs autour de ce baquet, et chacun à sa branche de fer, laquelle, au moyen du coude, peut être appliquée directement sur la partie malade. Une corde placée autour de leur corps les unit les uns aux autres.

Quelquefois on forme une seconde chaîne en se communiquant par les mains, c'est-à-dire en appliquant le pouce entre le pouce et l'index de son voisin et en pressant le pouce que l'on tient ainsi. L'impression reçue à la gauche se rend par la droite et circule à la ronde.

Un piano est placé dans un coin de la salle, et y joue différens airs sur des mouvemens variés ; on y joint quelquefois le son de la voix et le chant.

Tous ceux qui magnétisent ont à la main une baguette de fer, longue de dix à douze pouces. Cette baguette, qui est le conducteur du magnétisme, le concentre dans sa pointe et en rend les émanations plus puissantes. Le son du piano est aussi conducteur du magnétisme.

Les malades, rangés en très grand nombre et à plusieurs

rangs autour du baquet, reçoivent donc à la fois le magnétisme par tous ces moyens, par les branches de fer qui leur transmettent celui du baquet, par la corde enlacée autour du corps, par l'union des pouces, par le son du piano. » . . . .

. . . .

Il était impossible que l'imagination ne fût pas vivement excitée par la vue des appareils, le son de la musique et le spectacle des crises ou plutôt des convulsions qui ne manquaient jamais de se développer, que l'imitation répétait et qui avaient souvent des formes tellement effrayantes, que les salles de magnétisme avaient reçu, dans le monde, le nom d'*enfer à convulsions*.

(HUSSON, *Rapport de la Commission sur la question du magnétisme animal.*)

(5) PROPOSITIONS DE MESMER.

(Extrait du Mémoire sur la découverte du magnétisme animal.)

« Il existe une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps animés.

» Un fluide universellement répandu et continué de manière à ne souffrir aucun vide, dont la subtilité ne per-

met aucune comparaison, et qui, de sa nature, est susceptible de recevoir, propager et communiquer toutes les impressions du mouvement est le moyen de cette influence.

» Cette action réciproque est soumise à des lois mécaniques inconnues jusqu'à présent.

» Il résulte de cette action des effets alternatifs qui peuvent être considérés comme un flux et un reflux.

» Ce flux et reflux est plus ou moins général, plus ou moins particulier, plus ou moins composé, selon la nature des causes qui le déterminent.

» C'est par cette opération (la plus universelle de celles que la nature nous offre) que les relations d'activité s'exercent entre les corps célestes, la terre et ses parties constitutives.

» Les propriétés de la matière et du corps organisé dépendent de cette opération.

» Le corps animal éprouve les effets alternatifs de cet agent, et c'est en s'insinuant dans la substance des nerfs qu'il les affecte immédiatement.

» Il se manifeste particulièrement dans le corps humain des propriétés analogues à celles de l'aimant; on y distingue des pôles également divers et opposés, qui peuvent être communiqués, changés, détruits et renforcés; le phénomène même de l'inclinaison y est observé.

» La propriété du corps animal qui le rend susceptible de l'influence des corps célestes et de l'action réciproque de ceux qui l'environnent, manifestée par son analogie avec l'aimant, m'a déterminé à la nommer MAGNÉTISME ANIMAL. »